

Impressions de l'âme. Mélange de traductions du Hollandais, de l'Allemand, de l'Anglais et de poésies du traducteur

Aug. J.Th.A. Clavareau

bron

Aug. J.Th.A. Clavareau, *Impressions de l'âme. Mélange de traductions du Hollandais, de l'Allemand, de l'Anglais et de poésies du traducteur*. L.E. Bosch et fils, Utrecht 1841

Zie voor verantwoording: http://www.dbnl.org/tekst/clav001impr01_01/colofon.php

© 2015 dbnl

The logo for the Dutch Bibliography (dbnl) features the lowercase letters 'dbnl' in a blue, sans-serif font. The letter 'd' is stylized with a small hook at the top.



Je suis sans vêtemens; ma mère
Est malade et mon père est mort.
Nous jetons des cris misère,
Mais rien n'adoucit notre sort.

A son altesse royale Madame la Princesse Sophie des Pays-Bas.

O Vous, ange consolateur,
Qui goûtez d'ineffables charmes
A préparer, pour le malheur,
Le baume qui tarit les larmes;

Vous, qui consacrez vos loisirs
Aux doux soins de la bienfaisance,
Et qui recueillez les soupirs
Sous l'humble toit de l'indigence;

VIII

Lorsque votre coeur généreux
De cet emploi fait ses délices,
Combien le poète est heureux
De paraître sous vos auspices!

Fille d'un Monarque chéri,
Noble fleur d'une tige illustre,
Oui! ma Muse, sous votre abri,
Emprunte aujourd'hui tout son lustre!

Princesse, vous m'avez permis
De vous dédier cet ouvrage;
Car les pauvres sont vos amis,
Et vos bienfaits leur héritage!

Introduction.

La littérature hollandaise a long-temps été inconnue en pays étranger, et surtout en France. L'Allemagne et l'Angleterre avaient des traductions de quelques uns de nos ouvrages nationaux, avant qu'on entreprît de traduire nos auteurs en langue française; FEITH, BILDERDYK, TOLLENS, VAN ALPHEN, avaient ouvert leurs trésors littéraires aux traducteurs allemands, lorsqu'en France on ignorait encore les noms de ces poètes. Etonné de cette espèce d'indifférence pour une littérature moderne, si riche en beaux ouvrages, je résolus de m'adonner à l'étude de la langue hollandaise; je crus qu'avec du zèle et de la persévérance, il ne me serait pas impossible de comprendre son génie, de sentir ses beautés; et, fier d'une si belle tâche, je pensai que si mes faibles talents étaient au-dessous d'elle, je pourrais du moins prétendre à l'honneur de l'avoir entreprise. A part quelques préventions, quelques attaques auxquelles il fallait nécessairement s'attendre, je dois avouer qu'une bienveillance amie, qui avait parfaitement compris mes intentions, prit plaisir à m'encourager en toute occasion.

Je ne tardai pas à entrer en correspondance avec des littérateurs français qui accueillirent mes travaux avec intérêt, et me témoignèrent plusieurs fois le plaisir que leur faisait la connaissance d'une littérature à laquelle ils étaient tout-à-fait étrangers. Je citerai parmi eux, avec un juste orgueil, MM. DE CHATEAUBRIAND et DE LAMARTINE, dont je possède des lettres bien flatteuses; M^{me} DE GENLIS, qui, dans les dernières années de sa vie, recevait les pages de ma traduction du Tombeau de FEITH, à mesure que je l'écrivais, et qui, la première, éleva la voix pour appeler cet ouvrage un trésor exotique; M^r. MARMIER, l'un des Rédacteurs de la Revue de Paris, et de la Revue Germanique, qui rédigea ces articles où notre littérature est jugée si favorablement et avec une connaissance approfondie du sujet; et tant d'autres encore qui parlent aujourd'hui de notre littérature avec la plus grande estime.

Fort de ces puissans appuis, je continuai mes travaux; et plus d'un journal français rendit compte de mes traductions d'une manière qui surpassa de beaucoup mes espérances. La Nation Hollandaise, de HELMERS, fut regardée comme un des plus beaux poèmes historiques et descriptifs; l'Hivernage, de TOLLENS, comme un ouvrage dont se glorifierait plus d'un grand poète; les inimitables poèmes de VAN ALPHEN, comme le voeu d'une mère réalisé; et Thirsa, tragédie de FEITH, destinée à faire partie de la grande collection des pièces dramatiques de tous les pays, fut analysée, dans un Recueil mensuel, avec les plus grands éloges. Le Roi de Rome, cet opuscule de M^r. VAN DER HOOP, fut reçu avec enthousiasme; et les magnifiques publications annuelles du li-

braire JANET, accueillirent les traductions de plusieurs pièces fugitives de nos meilleurs auteurs.

La Revue encyclopédique, recueil sévère et impartial, a consacré plus d'une page aux ouvrages que j'ai traduits, et a fortement contribué à donner à la France de vifs désirs de connaître les productions de nos écrivains. Dix ans s'étaient passés depuis la publication de mes premiers essais, et toute prévention, tout préjugé, avaient disparu. Depuis lors, la littérature hollandaise a fait des pas de géant à l'étranger. Nos romans, cette mine littéraire que le plus grand nombre des lecteurs aime à exploiter, nos romans sont traduits en France; et, à l'heure qu'il est, j'en sais plusieurs qui verront bientôt le jour, sous les auspices d'hommes de lettres dont les traductions ont une grande vogue. Ces traducteurs suivent en cela le besoin de nos temps: les peuples veulent tous se connaître par des tableaux de mœurs, par des scènes de la vie; et comme il est impossible de savoir toutes les langues, c'est par des traductions qu'ils doivent se comprendre et s'étudier. Les Chants des Grecs, traduits par TISSOT, ont servi à rétablir beaucoup d'idées sur une nation rescussitée; la traduction de WALTER SCOTT, a transporté les Français au milieu de l'Ecosse; en général, les légendes des peuples nous ont, donné une peinture parfaite de leurs caractères, de leurs coutumes, de leurs usages; les Français sont connus de toutes les nations étrangères où il existe des traductions de leurs auteurs, parce qu'ils se sont peints eux-mêmes, comme les Anglais et les Allemands. Les littératures sont un immense lien fraternel, qui intéresse

les hommes les uns aux autres; et, sous ce rapport, elles attachent en même temps qu'elles instruisent; elles font naître des sympathies de tous les points du globe. Lire les ouvrages de tel ou tel peuple, c'est vivre avec lui par la pensée; c'est prendre part à tout ce qui le touche et l'intéresse; c'est franchir, par l'imagination et le coeur, les limites les plus éloignées.

Et nous aussi, nous avons des droits à être connus des autres peuples! Notre caractère national, nos moeurs, notre loyauté, sont dignes d'être appréciés des autres nations. Nos ouvrages littéraires entretiendront cet intérêt que nous méritons à tant de titres. Poètes et prosateurs, tous doivent mettre la main à l'oeuvre; le moment est opportun; la pente du siècle est visible; il faut se rendre aux désirs des nations civilisées, qui ne veulent laisser inconnus aucuns des membres de la grande famille.

C'est pour apporter ma part dans cette entreprise, que je publie ce volume de traductions hollandaises, auxquelles j'ai réuni des traductions de l'anglais et de l'allemand, et quelques pièces originales. En comparant ces diverses traductions, on sera convaincu que notre littérature peut rivaliser avec celles des autres peuples. Pour mon compte, je n'ai pas la prétention de mettre en parallèle mes propres idées; mais je ne crois pas pouvoir rencontrer une occasion plus favorable que celle qui les place tout naturellement sous la protection de l'intérêt et de la bienveillance que l'on a toujours témoignés au traducteur, et qui lui ont été d'un si grand secours pour exécuter un projet qui, dès sa naissance, a souri aux vrais amis des lettres.

**À Madame de Lamartine,
en lui dédiant les vers suivans, traduits de Borger.**

Si j'avais la sublime Lyre,
Qui, sous les doigts de votre époux,
En vers harmonieux soupire
Des sons dont le ciel est jaloux;

Si j'avais son âme divine,
Souffle céleste, hymne sans fin,
Qui s'exhale de sa poitrine,
Comme l'amour du Séraphin;

Si ma Muse, un peu plus hardie,
Pouvait saisir quelques accords
De la suave mélodie
Qu'enfantent ses nobles transports;

Oh! j'aurais alors l'assurance,
Quand je chante, d'être écouté!
Mais il faut beaucoup d'indulgence,
Pour beaucoup de témérité.

Que suis-je? un oiseau sans ramage,
Qui veut essayer quelques airs
Devant celle qui, du bocage,
A retenu tous les concerts.

Un bouvreuil, à voix gazouillante,
Qui mêle ses faibles accens,
A la voix flexible et brillante
Du chantre des bois au printemps.

Ma Lyre, d'un sensible père,
A redit les soupirs touchants,
Et c'est à votre âme de mère
Que j'ose dédier mes chants;

A cette âme, élevée et tendre,
Saignante encor d'un coup affreux:
A qui puis-je mieux faire entendre
Le langage d'un malheureux?.....

À mon Fils.

I.

Vois-tu, mon cher enfant, ce temple du Seigneur?
La, repose une femme arrachée à mon coeur.
Le ciel, à sa prière, accorda ta naissance,
Et son amour pour toi méprisa la souffrance. -
Mais que veulent ces eris, ces sanglots douloureux,
Et ces torrens de pleurs qui coulent de tes yeux?
Partages-tu déjà le chagrin qui m'atterre,
Ou bien, refuses-tu le lait d'une étrangère?
Pourquoi tends-tu les mains vers cette église en deuil?
Veux-tu que je te porte à ta mère au cercueil?
Veux-tu, dans ta douleur, gémissante colombe,
Y pleurer dans mes bras, ou ramper sur sa tombe?
Patience, mon fils! bientôt tu marcheras;
Oui, bientôt, à ma main accompagnant mes pas,

Sur les restes sacrés de la plus tendre mère,
 Tu verseras tes pleurs, à genoux sur la pierre!
 O mon fils, patience! encore un peu de temps;
 Bientôt tu marcheras; je t'en supplie, attends!
 Je ne puis t'y porter; ma blessure saignante
 Epuise, cher enfant, ma force défaillante:
 Jusqu'alors, si par toi mes vœux étaient compris,
 Tes yeux de ces longs pleurs ne seraient plus flétris:
 Ils ne guériront pas mon cœur dans les alarmes,
 Et ta mère n'est plus pour recueillir tes larmes!....
 Tu n'entends pas? eh bien! je respecte tes cris.
 Dussent-ils me tuer, pleure, pleure, mon fils!
 Epanche ta douleur! c'est une chose amère
 D'empêcher de pleurer l'enfant privé de mère!
 Moi-même, chaque fois que je viens t'embrasser,
 Ne sens-je pas des pleurs dans mes yeux s'amasser,
 Et tomber sur ton front comme un brûlant ulcère?
 Oui, pleure, mon enfant; tu l'apprends de ton père!

Mes larmes sont ma tâche; et mon toit de douleur,
 Un désert.... où l'hymen m'offrit tant de bonheur!
 Un siège est près de moi; mais je n'y vois plus celle
 Qui me paya si bien ma tendresse et mon zèle.
 Le point du jour vient-il, après un court repos,
 M'arracher au sommeil, seule trêve à mes maux;
 Je cherche vainement cet aimable visage,
 De toutes les vertus noble et touchante image;
 Je ne lui donne plus le baiser du matin!

Je me lève avec l'aube, et me traîne au jardin;
 Où chacun de mes cris, par l'écho que j'éveille,
 Comme un accent plaintif, revient à mon oreille.
 Au sommet des tilleuls par les vents agités,
 Mes regards un moment se sont-ils arrêtés;
 J'entends celle que j'aime, et crois, dans mon délire,
 Que son âme descend sur l'air que je respire.
 Cruelle erreur! elle a disparu pour jamis!
 De froides gouttes d'eau, qui tombent des cyprès,
 Mouillent mon front brûlant, et le triste feuillage,
 Semble entendre, en pleurant, mes plaintes qu'il partage.
 Et mon fils, devant Dieu, père des orphelins,
 Ne pourrait exprimer ses besoins, ses chagrins!
 Non, je n'aimai jamais celle que j'ai perdue,
 Si mon fils n'ose pas la pleurer à ma vue!
 Quand la tige se rompt, prêt à s'épanouir,
 Le bouton, sans vigueur, ne doit-il pas languir?
 L'art peut encor pour lui remplacer la nature;
 Mais il tombe flétri, faute de nourriture.
 Gage de notre hymen, je révoque mes vœux:
 T'interdire les pleurs, ce serait trop affreux,
 Et s'ils n'arrosent pas la tombe maternelle,
 De ta nourrice au moins qu'ils mouillent la mamelle!
 Au lait qui dans tes flancs va porter la santé,
 Peut-être ils mêleront leur âpre humidité;
 Ne criske pas ta lèvre! en te vantant ses charmes,
 Le monde t'offrira souvent un pain de l'armes!
 C'est là notre destin! -

II.

Je pressais, sur mon coeur,
 Une femme adorée; un roi, dans sa grandeur,
 L'être le plus heureux que le ciel avantage,
 N'aurait pu se vanter d'un si riche partage;
 Au comble d'un bonheur qu'on ne peut exprimer,
 A peine nos liens venaient de se former,
 Que celui qui donna l'existence à ta mère,
 Ferma, mon cher enfant, ses yeux à la lumière.
 Par la mort du vieillard quel coup lui fut porté!
 Elle qui, si long-temps, heureuse à son côté,
 Lui servit de soutien, le consola sans cesse,
 Et, pour le mieux aimer, lui voua sa jeunesse!
 Hélas! malgré son front paré de cheveux blancs,
 Malgré son corps courbé sur ses pieds chancelans,
 Malgré de ses longs jours le poids octogénaire,
 La nature semblait l'enlever à la terre.
 Aux portes du trépas, chrétien et vertueux,
 A sa fille affligée il indiquait les lieux
 Où, vainqueur de la mort, rajeunit la vieillesse:
 Ton Dieu, lui disait-il, calmera ta tristesse!.....

Je lui parlai du fruit renfermé dans son sein,
 Et nourri sous un coeur que brisait le chagrin.
 Dans cet enfant, son père était près de renaître:
 Quelle ineffable joie allait suivre cet être!
 Elle reprit courage; à côté d'un cercueil,

Vers le séjour du juste elle leva son oeil,
 Vit son père, et; séchant ses pleurs sur sa poitrine,
 S'inclina devant Dieu comme l'ange s'incline!

Le mortel qui gémit dans l'horreur des cachots,
 Aspire moins peut-être à voir finir ses maux,
 Que ma tendre compagne aspirait après l'heure
 Qui remplirait de biens notre heureuse demeure,
 Déjà nous embrassions cet enfant tour à tour,
 Et nous lui prodiguions à l'envi notre amour;
 Folâtre, à nos repas, il jouait plein de grâce;
 Il marchait! au jardin nous choisissions sa place;
 Charmant, il grandissait déjà pour les vertus,
 Sa jeunesse déjà flattait nos coeurs émus;
 Enfin, il était homme! et, sur la bonne voie,
 Comblait de ses parens et les voeux et la joie!

Son terme la surprend dans ce rêve enchanteur;
 Souffrante, elle demande assistance au Seigneur;
 Je suis père d'un fils!..... mais elle..... ô mort jalouse!....
 Tu pleures, pauvre enfant! ton père est sans épouse!
 Ne tremble pas ainsi! dans ta vive douleur,
 Blessé d'un coup mortel qui fait saigner ton coeur,
 Mon fils, pitié pour moi! N'aimes-tu pas ton père?
 Tu ne peux m'accuser de la mort de ta mère.
 Hélas! pour ta faiblesse un tel poids est trop lourd;
 Mais ne crains pas la croix; ton père te secourt;
 Il marchera courbé; c'est à lui cet ouvrage!

Le ciel de ce fardeau dispense encor ton âge.
 Vis seulement, mon fils, et je suis satisfait;
 De celle qui n'est plus sois le vivant portrait.
 Ne tremble pas ainsi! vis pour moi, je t'en prie;
 Car, moi, c'est pour toi seul que je tiens à la vie.
 Un père nous éprouve; et tu sauras un jour
 Que ce qu'il fait est grand, qu'il frappe avec amour. -
 Pourquoi nous gardait-il cette épreuve sévère?
 La demande sied mal au fils de la poussière.

Oui, je me courbe, ô Dieu! malgré ce chaud combat,
 Malgré ces tournoïmens de ma tête qui bat;
 Je baiserais la verge au plus fort de la peine:
 Bâti sur ton amour, c'est vainere dans l'arène!
 Je demeure à mon poste où j'attendrai mon sort;
 Car tout ce qui respire est sujet à la mort.
 Je combattrai debout, je remplirai ma tâche,
 Sans ployer comme un jonc, ou sans fuir comme un lâche.
 Voici dix mois, mon Dieu, depuis l'instant amer,
 Qui brisa nos liens et lui coûta si cher!
 De quel droit me plaindrais-je? avant ma rude épreuve,
 De tes dons, chaque jour, je reçus une preuve,
 Et je t'en remercie,!.... - Ou, presque anéanti,
 Est-ce trop pour un coeur de te dire: merci!
 J'en ai la force eneor, quoique mon sein halète,
 En répétant: Seigneur, ta volonté soit faite!
 Oui, merci pour le bien que tu m'as accordé!
 Tu m'offris le calice, et moi, je l'ai vidé;

Et s'il eût mieux valu l'épancher sur la terre,
 Ton enfant ne l'eût pas reçu des mains d'un père!
 Peut-être que ce coeur ne battra plus long-temps;
 Mais toi seul as compté dans les cieus ces instans.
 Je t'adore, et j'exalte, avec chaque parole,
 Celui qui me donna, qui me prit mon idole!

III.

Juste Dieu! quel fantôme, épouvantant mon coeur,
 Surgit devant mes yeux et me glace d'horreur?
 Dans tes divins secrets nul mortel ne peut lire;
 Mais pardonne les soins que ma douleur m'inspire.
 Cet enfant, mon espoir, ma vie et mon amour,
 Cet enfant, qui devait charmer notre séjour,
 Ce cher enfant aussi, qui coûta tant de larmes,
 Chargera-t-il mon front de chagrins et d'alarmes?
 Un jour traînera-t-il son nom déshonoré?
 Oui! l'enfant de ta grâce, ardemment désiré,
 Qui ne met pas encor sur moi son pied débile,
 Doit-il fouler mon coeur et troubler mon asile?
 Est-ce pour ce malheur que, de regrets navré,
 Je survis au trépas d'un objet adoré?
 Est-ce pour ne pas voir une telle infamie
 Que sa mère, ô Seigneur, quitta si-tôt la vie?
 Dut-elle ainsi mourir?... Grâce, Dieu de bonté,
 Si j'ose interroger ta sainte volonté!
 Arbitre de mon sort, excuse ce langage:

Ma demande est orgueil, souffrir est mon partage.
 Mais si ce glaive, hélas! s'aiguise encor pour moi,
 Où fuir? où me cacher?... - Près d'un fils, devant toi,
 J'invoque ton amour et ta toute-puissance:
 Détourne de mon sein cette horrible souffrance!
 Tu m'accordas ce fils, et, contre des monts d'or,
 Je n'échangerais pas ce précieux trésor;
 Mais s'il devait un jour m'abreuver de tristesse,
 Reprends-moi cet enfant qu'aujourd'hui je caresse,
 Enlève-moi ce fils dans sa pure candeur,
 Avant que qu'il me déchire et qu'il me fasse horreur,
 Avant son audace, insultant ta clémence,
 Attire enfin sur lui les feux de ta vengeance!
 Il ira dans les bras qui ne l'ont point pressé,
 S'endormir sur le sein qu'il n'a jamais sucé,
 Et pourra, dans ton champ, sans effrayer sa mère,
 Mûrir comme l'épi que la moisson espère.
 Elle sommeille en paix; son réveil triomphant
 A ses brûlans baisers offrira son enfant.
 Si le ciel, à ce prix, réunit l'innocence,
 Je l'accepte joyeux!.... - O fête! ô Providence!
 Ma compagne avec moi sous les dômes divins,
 Et mon fils, mon cher fils, au rang des Séraphins!!

Mais où m'é gare un songe? Hélas! ces jours funèbres
 Ont répandu sur moi de profondes ténèbres;
 Un nuage apparaît dès qu'un rayon me luit;
 La lumière s'éteint; à mes yeux tout est nuit!

Relève-toi, mon âme! et, dans ta peine extrême,
Ne méconnais jamais l'amour d'un Dieu qui t'aime.
O Père! ce serait faire injure à ton nom
De Dieu consolateur et de Dieu de pardon!
Mon fils dormait encor dans le sein de sa mère,
Qu'il te fut dédié, Seigneur, par la prière;
Il entra dans la vie; à la faux de la mort,
Qui se levait sur lui, tu dérobas son sort;
Et, possesseur du prix dans un combat funeste,
Que ne dois-je espérer de ta bonté céleste?
Mon enfant est à toi; ma tendresse en répond;
L'eau sainte d'alliance a coulé sur son front;
Oui, mon Dieu! sur ses traits tu vois ton sceau suprême,
Tu sais le double nom qu'il reçut du baptême.
Tu l'inscrivis aux cieus quand tu me le donnas,
Et, si je l'oubliais, tu ne l'oublirais pas!
Au jour de mon départ, à l'heure de l'absence,
Je sais à qui mon coeur commettra son enfance;
Lorsque j'aurai trouvé le calme du tombeau,
Le bon berger qui veille aura soin de l'agneau.
Celui qui s'est assis au trône de son père,
Reposa dans un linge en ouvrant sa paupière:
Voilà, mon cher enfant, ton guide, ton appui;
Je te bénis encore et te consacre à Lui!

La jeune mère délaissée,

Sur tes traits gracieux où brille un doux souris,
Aimable enfant, fille trop chère,
L'espérance croit voir des charmes accomplis;
Mais la mienne, ô pensée amère,
La mienne est obscurcie et mes jours sont flétris:
Tu n'es plus dans les bras d'un père!

Là, j'aurais pu t'aimer, te chérir encor plus;
Là, j'aurais, loin de la richesse,
Méprisé la fortune et ses biens superflus;
Là, dans une ineffable ivresse,
Heureuse épouse, au sein des paisibles vertus,
J'aurais régné par la tendresse.

Et qu'es-tu maintenant? un être malheureux,
 Gage d'une flamme outragée,
 Qu'à de stériles pleurs ont condamné les cieux;
 Une douce et tendre affligée,
 Qui gémit, près de moi, dans cet abîme affreux,
 Où les coups du sort m'ont plongée!

Innocente colombe! ô toi, qui, désormais,
 Sur cette malheureuse terre,
 Ne trouveras d'asile, au milieu des regrets,
 Que le coeur brisé d'une mère;
 Puisse le ciel, un jour, te rendre ses bienfaits,
 Et t'ouvrir l'arche tutélaire!

Puisse cette arche sainte, à travers les dangers,
 Protégeant ta course timide,
 Naviguer, sans malheur, sur ces bords étrangers,
 Et te porter, fidèle guide,
 Jusqu'aux lieux, où, soustraite à des maux passagers,
 L'éternelle vertu réside!

Si ta mère pour toi ne fait pas d'autres vœux,
 Console-toi, fille trop chère;
 Console-toi: le monde a dessillé mes yeux;
 Et, de cette vie éphémère,
 J'ai connu, mais trop tard, les rêves douloureux:
 Tu n'es plus dans le coeur d'un père!

Chimères.

Tu veux donc me quitter, ô temps de ma jeunesse!
O temps heureux! tu fuis, et je perds avec toi
Des jeux et des plaisirs la troupe enchanteresse!
Ces phares éclatans qui brillaient devant moi
N'éclaireront-ils plus le sentier de ma vie?
 Bonheur trop court, mais plein d'appas,
 Ton image est évanouie,
Et je demande à l'ombre: où conduis-tu mes pas?

J'ai vu se dissiper ces aimables mensonges
Qui remplissaient mes sens d'un, délire trompeur,
Et ces êtres charmans, enfantés par mes songes,
Ne sont plus à mes yeux qu'une funeste erreur.
L'imagination et sa brillante optique
 Ont fui mon séjour attristé,
 Et, de ce monde chimérique,
Il ne me reste rien que la réalité!

Tel que Pygmalion qui, dans sa fièvre ardente,
Couvrant de ses baisers un marbre inanimé,
Fit passer, tout à coup, dans la pierre parlante,
La vie et la chaleur de son coeur enflammé;
Je pressais, dans mes bras, la nature muette:
 Aux vœux d'un amant inspiré,
 Elle parla, je fus poète;
Et je sentis mon front ceint du laurier sacré!

Un nouveau jour parut! A ma vue éblouie,
La terre se para de couronnes de fleurs;
Tout n'était que parfums! La nature embellie
Semblait faire éclater ses plus riches couleurs;
Je compris des ruisseaux le séduisant murmure;
 Des oiseaux j'écoutai les chants,
 Et, dans l'extase la plus pure,
Je crus des voix du ciel ouïr les sons touchans!

Livrée à ses transports, mon âme impatiente
S'élançait, s'élançait dans ce vaste univers;
Qu'il me paraissait grand! Ma jeunesse brûlante
Enfantait, tour à tour, mille projets divers.
Je voyais des succès la route idolâtrée;
 Et, dans mon essor orgueilleux,
 Approchant de la voûte azurée,
J'étais rival de l'aigle et planais dans les cieux!

La gloire et le bonheur fixaient ma destinée;
L'amour, de ses faveurs embrasait mes désirs,
Et la bonne amitié, de lauriers couronnée,
Accompagnait mes pas au sentier des plaisirs:
Je suivais de l'honneur l'étoile étincelante;
 Dans un imposant appareil,
 La vérité resplendissante
Marchait autour de moi comme un brillant soleil.

Tout à coup, ô destin! mes guides m'abandonnent;
Le bonheur fuit; l'amour s'envole dans les cieux;
Le désespoir, la crainte, et l'effroi m'entourent;
L'horizon disparaît sous un ciel orageux!
Je n'entends plus les chants des filles de Mémoire;
 Je vois les revers, les affronts,
 Et les emblèmes de la gloire,
Pour comble de douleur, parer d'indignes fronts!...

Mais quels sont aujourd'hui ces deux guides fidèles
Qui partagent mon sort, même au sein du malheur?
C'est toi, tendre Amitié! tes douces étincelles,
Ont raminé ma vie, ont réchauffé mon cœur;
C'est toi, fille du ciel, divine Poésie;
 C'est toi!... Dès mes plus jeunes ans,
 Tu fus ma Déesse chérie,
Tu remplis de bonheur mes paisibles instans.

Sublime Poésie! Amitié consolante!
Vous seules, vous calmez mon âme et mes regrets.
Dans ce monde trompeur guidez ma course errante;
O mes divinités, ne me quittez jamais!
Et quand la mort voudra visiter ma demeure,
Puisse encore un dernier regard,
Pour consoler ma dernière heure,
S'arrêter sur ma couche à l'instant du départ!

La cloche du Monastère.

Le soleil finit sa carrière;
Son éclat disparaît sous l'horizon lointain;
L'heure du soir arrive; et, voilant la lumière,
Ainsi qu'une gaze légère,
Dérobe les objets à mon oeil incertain.

Tout repose! plus de murmure!
Tout cède et s'abandonne aux caresses du soir;
Tout se penche en ses bras: la superbe nature,
Que l'ombre protège et rassure,
Dans un calme profond, reconnaît son pouvoir.

Qu'entends je? le son d'une cloche
N'a-t-il pas retenti sur les monts d'alentour?
De vallée en vallée, il redouble, il s'approche:
Le monastère de la roche
Appelle ses enfans aux saints hymnes d'amour.

Voix, pleine de mélancolie,
Prolonge autour de moi tes lugubres accens!
Car la tendre prière, où notre coeur s'allie,
Répand, sur le joug de la vie,
A flots consolateurs, ses nuages d'encens.

Tes sons, que l'écho me renvoie,
M'invitent, en secret, à bénir le Seigneur:
Dans mon ravissement, un océan de joie,
Où mon âme s'épure et se noie,
Aux misères du monde arrache mon bonheur.

Soir délicieux, qui m'élèves,
Comment ne pas t'aimer? Au dedans, au dehors,
Ici tout est tranquille; et mes terrestres rêves,
Libres d'un poids que tu soulèves,
Sont un heureux prélude aux célestes accords!

Et toi, cloche du monastère,
Long-temps je garderai ton touchant souvenir!
Long-temps encor, ta voix pieuse et solitaire,
Dans le silence et la prière,
D'un sublime repos reviendra m'avertir!

La Mort et la Jeune Fille.

LA MORT.

Viens, ô charmante fille, ô viens donc avec moi!
Je t'attends.

LA JEUNE FILLE.

Ciel! que vois-je? Ah! fuis de ma présence,
Squelette horrible, fuis!.. tu me glaces d'effroi!

LA MORT.

Viens, emblème de l'innocence,
Tu seras à ma cour la plus belle des fleurs,
De mes possessions l'éclat et la parure.
Ici, sur ton absence, et l'homme et la nature
Vont répandre de tristes pleurs:

Qu'importe! ne crains rien avec moi de funeste.
Rassure-toi; viens dans mes bras;
Là, mon ange, tu jouiras
D'un sommeil paisible et céleste!

Et cette pauvre enfant, la gloire des amours,
Séduite par ce doux langage,
Sans regretter la vie, au printemps de son âge,
Dans les bras de la mort s'endormit pour toujours!

**La voûte étoilée,
Cantate.**

Le Choeur.

Chantons le Créateur de la nature entière,
Chantons l'Arbitre-souverain,
Le maître des mortels qu'il aime comme un père,
L'Etre incréé, l'Etre sans fin!
Le soir vient; sa bonté, qui sur nous veille encore,
Ne finit pas comme le jour;
Et la pompe des nuits, bien plus haut que l'aurore,
Lui portera nos chants d'amour!

Une Voix.

Paisible nuit, ouvre tes ailes;
O nuages, passez! que le dôme des cieux,
Aux brillantes clartés de milliers d'étincelles,
Soit visible pour tous les yeux.

Le Choeur.

Paisible nuit, ouvre tes ailes;
Nuages, perdez-vous dans l'abîme des cieux

Recitatif.

D'étoiles, quelle armée innombrable se lève!
La terre, en extase, se tait,
Et les ondes du lac, que nul vent ne soulève,
S'illuminent de leur reflet.
Tout ce qu'on voit est ciel dans l'étendue immense
Même les monts ont disparu.
La feuille est immobile; et, dans ce grand silence,
Les astres parlent seuls à notre coeur ému!

Le Choeur.

A genoux, genre humain! à genoux en prière!
Séraphins, accordez vos luths mélodieux!
Adorez, enfans de la terre,
Dans un respect silencieux!

Une Voix.

Que ce calme pénètre et captive mon âme!
Quel fleuve de pensers s'agite dans mon sein!
Combien j'aime ces nuits où Dieu, qui se proclame,
Fait tomber devant moi, d'un signe de sa main,
Le rideau qui cachait ce vaste dais de flamme?

Deux voix.***Première Voix.***

Qui pourrait mesurer tous ces globes lointains?
 Qui nous dirait leur nombre, et leur but, et leur terme?
 Quel compas tracerait, à nos yeux incertains,
 Le grand cercle qui les enferme?

Deuxième Voix.

Celui qui, d'un seul mot, peupla cet océan,
 Et règle, d'un coup d'oeil, ces innombrables mondes,
 Nomme tous ces soleils sous leurs voûtes profondes,
 Mesure les cieus d'un empan!

Première Voix.

Dieu des jours et des nuits, ma vue est éblouie;
 Toi seul es grand, ô Roi de la terre et des cieus!

Deuxième Voix.

Dieu des jours et des nuits, ta puissance infinie
 Fait flotter devant toi ces mondes radieux.

Deux Voix.

Majestueux soleils, atomes de poussière,
 Célébrez sa grandeur, célébrez sa bonté:
 Etre créé par lui, jouir de la lumière,
 C'est déjà la félicité.

Une Voix.

Ce point d'un univers où tout le glorifie,
 Est comme dans le fleuve une goutte de pluie:
 Qu'importe! qu'un seul être y chante le Seigneur,
 Et Dieu n'oubliera pas la voix qui le révère:
 Nommez, si vous voulez, un néant cette terre;
 Dieu n'en aime pas moins nos chants en son honneur.

Le Choeur.

Il entend nos accords; nous chantons ses louanges,
 En contemplant, joyeux, ses palais éternels;
 Et si nos voix ne sont que des accens mortels,
 Ici n'habitent pas les anges!
 Mais quand se lèvera le soleil sans déclin,
 Nos chants se confondront dans leurs flots d'harmonie,
 Quand les morts réveillés, renaissant à la vie,
 Verront la terre encor comme un nouvel Eden!

Récitatif.

La nuit n'est-elle pas un Eden elle-même?
 Et ne goûtons-nous pas, à cette heure suprême,
 Le bonheur aux clartés de l'étoile du soir
 Eclairé du soleil, Saturne, dans l'espace,
 Se lève avec éclat; et, sur la même trace,
 Dans tout son appareil, Jupiter se fait voir.

Une Voix.

Ah! si le jour me porte à la reconnaissance,
 Le spectacle des nuits vient m'imposer silence,
 Et, les regards fixés sur la voûte du ciel,
 Je vois mille soleils, flamboyans sanctuaires,
 Où des voix sans nombre, en prières,
 Chantent le Maître universel!

Le Choeur.

Chantent le Maître universel!

Trois voix.***Ensemble.***

Chrétiens, savourez l'allegrasse,
 A l'aspect des cieux étoilés:
 C'est là que votre douleur cesse;
 Là, jamais de coeurs désolés!

Première Voix.

Vieillards, dont la tête blanchie
 Penche en regardant le tombeau,
 Voyez! voilà votre patrie!
 Des ans déposez le fardeau.

Deuxième Voix.

Là, brillante et fraîche jeunesse,

Sont ceux que vous avez perdus;
Là, vous attendra leur tendresse:
Servez Dieu, suivez leurs vertus!

Troisième Voix.

De Jésus là règne le père!
Genre humain pécheur, c'est ton Roi:
Respect au trône de lumière
Qu'un jour il délaissa pour toi!

Ensemble.

Orion est son char; il choisit, pour sa voie,
Ces sillons de lueurs dont l'éclat est si doux:
Astres, qui le portez, doublez vos chants de joie;
Car son char, pour briller, n'a pas besoin de vous.

Le Choeur.

Cette terre elle-même a porté sa puissance:
C'est la perle de l'univers!
Jésus y mit sa jouissance,
Et la vint racheter du piège des pervers,
Que dix mille soleils, dans leur brûlante ornière,
En roulans tourbillons étincellent autour
De l'inaccessible lumière;
C'est ici que Jésus commença sa carrière,
Ici qu'il fixa son séjour!

Une Voix.

Anges! vous, qui foulez les plaines étoilées,
 Oh! ne méprisez pas nos terrestres vallées!
 Vous êtes revêtus de gloire et de splendeur;
 Mais nous, notre Monarque est aussi le Seigneur!
 Tous, anneaux de la chaîne immense
 Qui lie et la terre et le ciel,
 Tous, enfans de la Providence,
 Nous sommes héritiers du Royaume éternel!

Le Choeur.

Cieux, réjouissez-vous; Cieux, vive notre Maître!
 Que son Royaume croisse en puissance, en vertu!
 Qu'à jamais son grand nom soit loué de chaque être,
 Pour les biens que sa droite a partout répandus!
 Vous, mortels affligés, courage!
 Votre route ici-bas est rude jusqu'au bout;
 Mais un jour l'univers n'aura plus qu'un langage,
 Qu'une voix pour chanter son unanime hommage,
 Et Dieu parmi tous sera tout!

La Prière.**Méditation après un incendie.****A m^r. Alph. de Lamartine.**

O Barde! tu l'as dit dans tes divins cantiques:
Vivre, c'est être ému; c'est sourire ou pleurer!
La prière qui vole aux célestes portiques,
L'accent que, dans les pleurs, l'âme aime à soupirer,
Les hymnes au Seigneur, l'encens des basiliques,
Tout monte, et monte aux cieus! Prier, c'est adorer!

Oui! les besoins de l'âme ont créé la prière!
Voyez le paria sous son toit de bambous;
Voyez l'Européen sous ses dômes de pierre!
Une secrète voix, en tous lieux, parle en nous,
Et rappelle aux enfans de la terrestre sphère,
Qu'un Etre grand, sublime, est au-dessus de tous!

De terreur ou d'amour, en tous lieux l'homme prie;
 Il invoque, il adjure un maître universel,
 Une puissance auguste, immuable, infinie;
 Il la sent sur la terre, il la voit dans le ciel;
 Et, fâgile roseau que le vent bat et plie,
 Abrite sa faiblesse aux pieds de l'Eternel.

Ainsi le villageois, lorsque le soleil brille,
 Lorsque des flots d'épis déjà couvrent ses champs,
 Bénit la Providence en priant en famille,
 Et demande à son Dieu que ces riches présents,
 Préservés de malheur, et mûrs pour la faucille,
 Réalisent ses vœux et l'espoir du printemps.

Ainsi le nautonier, près de faire naufrage,
 Songe au bras qui soulève ou qui calme les mers;
 Ainsi ce Portugais*, élevant, dans l'orage,
 Un jeune enfant qu'il tient sur les gouffres ouverts,
 S'écrie: 'O Dieu puissant! en faveur de son âge,
 Protège l'innocence et pardonne aux pervers!'

Ainsi nous avons vu, lorsqu'un vaste incendie,
 Dans les airs embrasés faisait jaillir ses feux,
 Aux accens du tocsin, une ville endormie
 S'éveiller en sursaut; et, dans le trouble affreux
 Qui s'accroît à l'aspect de la flamme agrandie,
 Courir en implorant le Souverain des cieux!

* Albuquerque.

Près de l'ardent brasier s'élevait cet asile
Qui cache dans ses murs des êtres égarés,
Automates vivans, au regard imbécile,
Que la raison priva de ses rayons sacrés.
Peut-être il faudrafuir!... - Leurmaintien est tranquille;
Un morne effroi saisit leurs cerveaux altérés.

Et, dans le même instant, comme si la nature
Ne pouvait détacher l'homme de son auteur,
Chacun d'eux, pour prier, prosterne sa figure,
Chacun deux semble à Dieu confier sa frayeur.
Ah! sans doute, ce Dieu, que leur bouche murmure,
Consolait, en secret, leur âme et leur malheur!....

Mystérieux élan! humble et sainte prière!
Verse au coeur des mortels ton baume le plus doux;
Porte leurs voeux au ciel, allège leur misère!
L'Homme-Dieu leur a dit: 'chaque fois qu'à genoux,
Vous vous réunirez en mon nom sur la terre,
En quel lieu que ce soit, je serai parmi vous!'

Marie.**1.**

En Zélande, un homme, naguère,
Possédait un enfant charmant,
Une jeune fille bien chère,
Que chacun aimait tendrement.

Pour ce trésor, comme on le pense,
Le père était tout plein d'amour;
Car cette enfant, par sa naissance,
A sa mère coûta le jour.

Que de fois il serrait Marie,
Avec un sentiment profond,
Et, l'oeil en pleurs, l'âme attendrie,
De baisers inondait son front!

‘Ma fille, tu n'as plus de mère!’
 Lui disait-il, avec douleur.
 ‘- Si! répondait-elle, mon père;
 Dans les cieux, auprès du Seigneur!’

‘Là, m'avez-vous dit, est ma mère!.....
 Mais pourquoi s'éloigner de nous?
 Pourquoi nous quitter sur la terre?
 Elle m'aimait donc moins que vous!....’

Muet et cachant ses alarmes,
 Le père embrassait son enfant,
 Tandis que d'abondantes larmes
 Couvraient son visage brûlant.

2.

En peu de temps grandit Marie:
 Elle était l'honneur du pays;
 Tous les pères l'auraient choisie
 Pour la compagne de leur fils.

Qu'elle était belle cette fille!
 Quel accord d'attraits ingénus!
 Qu'elle était affable et gentille!
 Que d'esprit! et que de vertus!

Sa douceur nous peignait la lune
 Qui, sortant des flots azurés,
 Vient, le soir, sur la blanche dune,
 Réfléter ses feux tempérés.

Ses beaux yeux bruns, plus doux encore,
 Étaient tendres et langoureux;
 Son souris rappelait l'aurore
 Qui le matin ouvre les cieux!

Au sein d'une jeunesse aimable,
 Mêlait-elle ses pas joyeux;
 Son nom, imprimé sur le sable,
 De tout côté frappait ses yeux.

Point de jeune homme qui, près d'elle,
 Ne fut ravi de ses attraits,
 Qui ne la tint pour la plus belle,
 Parmi le sexe zélandais.

3.

Sur la côte de la Zélande,
 Se trouve, non loin des brisans,
 Un poisson, dont la chair friande
 Flatte le goût dès habitans.

Quand Zéphyr, sur l'humide plaine,
Se joue avec les flots mouvans,
Et rafraîchit, de son haleine,
Le laboureur au sein des champs;

Alors, la folâtre jeunesse,
La bêche et la charrue en main,
Dans le sable, avec allégresse,
Enfonce le tranchant airain.

Sur sa trace, le plus habile
S'apprête à saisir le poisson,
Et bien souvent un doigt agile
Plonge trop tard dans le sillon.

Dans l'entre-temps, on saute, on danse,
A travers les flots écumeux,
Tandis que l'onde, qui s'élance,
Asperge la bouche et les yeux.

Un jeune homme enlève une belle,
Et la porte au milieu des eaux;
Elle crie et fait la rebelle:
C'est en vain! elle est dans les flots!

4.

L'air était pur et sans nuage.
Une élite de jeunes gens,
Joyeuse, marchait vers la plage,
Aux accords de refrains bruyans.

A la fête assistait Marie.
Auprès d'elle chaque garçon,
Orgueilleux, et l'âme ravie,
Oubliait charrue et poisson.

L'un d'eux, qui savait mieux lui plaire,
A son côté restait toujours;
Elle, naïve et sans mystère,
Écoutait ses tendres discours.

Il prend sa douce main qu'il presse,
Vole un baiser rapidement,
Et joue avec la brune tresse
Qui flotte sur son cou charmant.

Libre du bras qui l'a saisie:
'Méchant, dit-elle; va-t-en! cours
Tourmenter d'autres que Marie;
Car tu me tourmentes toujours.'

‘Va plus loin avec ta folie;
Laisse-moi, te dis-je, en repos.’
- ‘Un baiser! un seul, je t'en prie;
Ou je te porte dans les flots.’

Elle se rit de la menace,
Et s'éloigne, en pressant le pas.
Lui, vole, en riant, sur sa trace,
Et l'entoure de ses deux bras.

Alors la jeunesse s'écrie:
‘Marie à la mer! à la mer!’
Et, du sol enlevant Marie,
Tous deux gagnent le flot amer!

Heureux du fardeau qu'il embrasse,
Et qu'il porte plein de vigueur,
Son bras plus fortement l'enlace,
En la serrant contre son coeur.

L'aimable fille en vain supplie.
Il s'avance tant que les eaux
Etouffant la voix de Marie,
A peine entend-il quelques mots!

Enfin, son imprudent courage
S'était aventuré si fort,
Qu'avec effroi, sur le rivage,
On lui criait: ‘gagnez le bord!’

Il revient!..... mais, comme immobile,
 Etreignant cet objet chéri:
 ‘Au secours!... Marie!....’ Il vacille;
 Et Marie, à son tour, jette un cri:

‘Au secours! grand Dieu!..... je m'abîme!’
 La vague s'ouvre en tournoyant;
 Et la jeune et tendre victime,
 Avec lui s'enfonce en criant!

Elle s'enfonce!.... Hélas! sa tête,
 Vers la côte où chacun pâlit,
 Se tourne encore, mais muette,
 Et dans les ondes s'engloutit!

5.

La stupeur règne sur la plage.
 Pas un seul mot! pas un soupir!
 Mais les pleurs s'ouvrent un passage,
 Et comme un torrent vont jaillir.

‘Marie est morte! est-il possible?
 Marie a péri dans la mer!’
 Et partout la dune sensible
 Répète ce sanglot amer!

Le bruit de la triste aventure
Dans la ville fut répandu,
Et jusqu'à l'âme la plus dure,
Tout le monde en fut abattu.

La foule, marchant en silence,
Souvent se tournait vers la mer;
Les pleurs coulaient en abondance;
Nul son de voix ne frappait l'air.

La lune se leva brillante,
Et, de son éclat, vint blanchir
La tombe glacée et mouvante
Qui reçut leur dernier soupir.

Le vent troubla l'onde azurée;
Les vagues heurtèrent le bord;
Et bientôt toute la contrée
Frèmit au récit de leur mort!

Unité de nos Espérances.

Avec un nombreux équipage,
Le jeune homme s'embarque et va braver la mort;
A travers les écueils, le vieillard rentre au port
Sur un fragile esquif échappé du naufrage!

Le Parjure.

‘Ton père, ô mon cher fils, est affaibli par l’âge;
Son poste t’appartient; va, ne perds pas courage;
Dieu veillera sur toi: sa puissante bonté
Maîtrise la tempête et le flot irrité.’
Ainsi d’un vieux marin s’exprimait la tendresse,
Au moment où, d’un fils instruisant la jeunesse,
pour la première fois, vers des bords étrangers,
Sa voix l’encourageait à braver les dangers.

Les dangers!..... Du vieillard l’expérience habile
Voyait à l’occident un point noir, immobile,
D’un orage prochain sinistre avant-coureur.
‘Ah! dit la fiancée, en tremblant de terreur,
Je vois pâlir pour moi les roses d’hymenée;
Cher Tom! comment peux-tu t’arracher de mes bras?
Tout mon coeur s’est glacé; Tom, ne t’éloigne pas!’

- 'Il le faut, reprend Tom; car mon devoir l'exige.
 Mon devoir est plus fort que le sort qui t'afflige.
 Betzy, ne tremble pas et retiens ces sanglots:
 La Providence aussi commande sur les flots.'
 - 'Eh bien! jure-moi donc que si jamais l'orage
 Menace ton vaisseau des horreurs d'un naufrage,
 Le premier, pour Betzy, tu sauveras tes jours.'
 - 'Je le jure! et que Dieu soit alors mon secours!'

Des adieux, un baiser, et la main du vieux père,
 Et Tom, tout résolu, prêt à quitter la terre,
 Est déjà sur le port. - Atteinte au fond du coeur,
 Betzy s'efforce envain d'étouffer sa douleur.
 Agitant son chapeau, Tom la salue encore,
 Et de loin semble dire à celle qu'il adore:
 'Je pars l mais à tes vœux si je suis arraché,
 Aux bords qui lui sont chers mon coeur reste attaché!'

Tom disparaît enfin. Betzy pleure et soupire.
 On roulait le dernier tonneau sur le navire,
 Le dernier matelot de la ville accourait,
 La cloche du départ dans les airs s'agitait:
 Femmes, enfans, vieillards, sur le quai se pressèrent;
 Le colosse flotte; ses rouages tournèrent;
 Et chassée, à grands flots, de son tuyau bruyant,
 Une épaisse vapeur jaillit en ondoyant.

Le signal est donné: fatigué de la rive,
Le vaisseau, qu'on détache, au même instant dérive;
Il s'élançait; un houra! retentit jusqu'aux cieux,
Et la rade à la fois répond au cri joyeux.
On admire attentif: sur les vagues profondes,
Trois drapeaux surmontaient la merveille des ondes:
Un de noire fumée, un autre de vapeur,
Le troisième: Amérique!... Et, beau comme un vainqueur,

Leste comme l'oiseau, comme le trait rapide,
Le vaisseau poursuivait, sur l'abîme liquide,
Son cours majestueux; la côte semblait fuir;
L'onde cédait à peine au caressant zéphyr;
Mais un souffle de feu, qui de feu s'alimente,
Dans les flancs embrasés de la barque roulante,
Sans cesse reproduit par un ardent brasier,
Bruissait au travers de ses veines d'acier.

Là, grondait un enfer tout de feu, tout de flamme,
Là, d'un puissant ressort la vapeur était l'âme;
Des deux côtés, la roue, avec un bras de fer,
S'ouvrait, à coups pressés; un gouffre dans la mer,
De ses jantes creusait l'ornière tournoyante,
Battait, avec fracas, la vague blanchissante,
EU, laissant derrière elle un sillon sur les eaux,
Ramait, ramait encore, et tournait sans repos.

En peu d'heures ainsi s'éclipsa le rivage.
Celui qui par plaisir entreprit ce voyage,
Contemple l'étendue et ressent un frisson;
D'autres qui, par devoir, ont quitté leur maison,
Songent au doux moment où leur vive tendresse
Des charmes du retour, savourera l'ivresse;
Mais celui qui jamais n'alla braver l'écueil,
Soupire et sent rouler une larme en son oeil.

Le soleil qui semblait, vers les ondes tranquilles,
Teindre un lac enflammé qu'entrecoupaient des îles;
L'azur riant du ciel; et la pourpre du soir
Qui des flots colorait l'étincelant miroir;
Tout ramena la joie et bannit le silence.
Les aimables propos, les ris, la confiance,
Animèrent le cercle; et la danse et les chants
Se mêlèrent alors au son des instruments.

Malgré les jeux bruyans et la vive saillie,
Tom reste seul, plongé dans sa mélancolie.
Son coeur est inquiet; il regarde le ciel;
Il pense.... le moment lui paraît solennel.
Son esprit pénétrant, et formé par son père,
Déjà porte les fruits d'un âge plus sévère.
Son âme, noble et grande, au sein de la gaité,
Insensible aux plaisirs, pense à l'éternité.

Taciturne, il ne voit que l'onde et les étoiles.
La nuit couvre déjà l'orient de ses voiles:
C'est là qu'il a quitté son vieux père aujourd'hui;
C'est là, là que Betzy versa des pleurs pour lui!
Qu'importent à son ame et les jeux et la danse?
Plein de ces souvenirs, il garde la silence.
Mais l'aspect du couchant, sombre comme un tombeau,
Dans son coeur oppressé jette un trouble nouveau.

C'est l'ouragan! il vient; dans l'air il se balance;
Sa tête touche au ciel; comme un vautour immense,
Ses griffes pressent l'onde, et l'horizon lointain,
Sous ses ailes d'ébène a disparu soudain.
Le tonnerre est sa voix roulant dans l'étendue,
Ses yeux sont les éclairs qui déchirent la nue;
Il s'approche, il-mugit; d'effrayantes clartés,
De momens en momens brillent de tous côtés.

Derrière cet amas de nuages et d'ombres,
Le soleil descendit en les rendant plus sombres;
Une lueur de pourpre, éparse dans les airs,
De rougeâtres reflets teignit l'azur des mers.
Tom s'emut; sur son front, comme un fe qui serpente,
Passa subitement une lumière errante,
Et le monstre orageux, que l'occident vomit,
Des couleurs de l'aurore un instant s'embellit.

‘Telle est, se disait Tom, telle est notre existence:
 Comme ici la vapeur, le temps et l'espérance,
 Sur la mer de la vie, en dépit du danger,
 Dans un fragile esquif guident le passager.
 Confiant en son Dieu, sans redouter l'orage,
 La main au gouvernail; il poursuit son voyage.
 Plein d'espoir, il regarde, il regarde; et ses yeux
 N'aperçoivent partout que les flots et les cieux!’

‘Ce nuage, qu'est-il? le tombeau. - Son image?
 La mort. Mais alentour, doux et divin présage,
 Brille, dans le lointain, une pure clarté,
 Comme un rayon de vie et d'immortalité!
 L'effroi s'évanouit; l'âme, plus rassurée,
 Aimant à contempler cette lueur sacrée,
 Après de sombresjours, voit poindre un jour plus beau,
 Et comme un heureux port regarde le tombeau.’

‘Mais malgré les soupirs, les douloureuses larmes,
 Le sentier de la vie a bien aussi ses charmes.
 Non, non, quelle que soit l'inconstance du sort,
 L'existence n'est point un songe avant la mort!
 Que dis-je? non, Betzy! les voluptés célestes,
 Sans toi, pour ton amant, seraient des biens funestes;
 Quand un ange, à mes yeux, descendrait ici-bas,
 Non, sans toi, point de ciel: il n'en existe pas!’

Cependant, si j'en crois l'avenir qui me glace,
 Peut-être que la mort, avant que l'heure passe,
 Viendra toucher mon front et me ravir l'espoir!....
 Quoi! Betzy! quoi! ne plus, te parler ni te voir!....
 Mon Dieu, fais-moi rougir de ma crainte! ô pardonne!
 Appelle-nous tous deux, tous deux devant ton trône;
 Ou, si Betzy doit vivre, ô Dieu plein de bontés,
 Laisse-moi t'adorer, amant à ses côtés!

D'un noir pressentiment son âme était frappée.
 A sa paupière humide une larme échappée,
 Sa prière, ses vœux, et sa noble terreur,
 Tout, de ses sentimens attestait la grandeur.
 De la voûte des cieux, l'oeil de la Providence
 Seul aperçut de Tom la touchante souffrance,
 Tandis que la gaîté, parmi les voyageurs,
 De plaisirs et de chants enivrait tous les coeurs.

Mais les vents, à la fin, s'élèvent sur les ondes;
 La nuit va déployant ses ténèbres profondes;
 La musique se tait et la danse finit;
 Plus de jeux, plus de joie: on écoute, on frémit.
 Tout le couchant s'embrase: un sourd et long tonnerre
 S'approche en sillonnant la brûlante atmosphère.
 Le nord répond et gronde; et, d'échos en échos,
 Les coups suivent les coups prolongés sur les eaux!

Les bourrasques sont là, terribles, enflammées,
Se heurtant, se mêlant, ainsi que deux armées;
Tous les vents déchaînés les chassent devant eux,
Des élémens rivaux le combat est affreux.
La nuit redouble encore; et son lugubre voile
A passé sur le front de la dernière étoile;
Le char de la tempête au milieu des éclairs,
Et de près et de loin retentit dans les airs.

L'Océan, qui mugit, roule des monts humides:
Le feu croise le feu sur les vagues livides;
De toutes parts, la foudre, en traits étincelans,
Monte, éclate, s'abaisse, et rase les brisans.
A l'entour du navire, épaisse et noire, l'ombre
Plane comme un corbeau dans la nuit la plus sombre.
Cent fois, dans un instant, échangés tour à tour,
Cent fois renaît et meurt et la nuit et le jour!

Le bateau, comme un mur, à travers ces ravages,
Demeure inébranlable. Il brave les orages;
Il avance, lancé, par les flots furieux,
Et tantôt dans un gouffre et tantôt vers les cieux.
Comme un point sur la mer, léger comme la plume,
Il traverse, en volant, des montagnes d'écume:
Sa roue infatigable, accélérant son cours,
Agitée à grand bruit, rame et tourne toujours.

Tom est au gouvernail, assis, plein de courage.
 Le navire éprouvé ne craint plus de naufrage.
 Il résiste! malgré les larges coups de vents,
 Les tourbillons, la foudre et les gouffres mouvans,
 Il sillonne l'abîme au fort de la tempête,
 Et poursuit, ferme et fier, son vol que rien n'arrête.
 Le coeur de Tom, plus calme, écarte un noir souci;
 Il renaît, il revoit ses foyers, sa Betzy!

'Oui, bientôt, pense-t-il, son amour, ses caresses,
 Seront pour moi le prix des plus tendres promesses;
 Bientôt le jour d'hymen, en face de l'autel,
 Eclairera nos voeux exaucés par le ciel!
 L'anneau d'ors, sous les yeux d'un vénérable père,
 Scellera pour jamais une union si chère.
 Plus de départ alors! plus de pleurs! plus d'adieu!
 Il dit; et, tout à coup, un cri s'élève: 'Au feu!'

Au feu! quel cri! Le sang et s'arrête et se glace!
 Le matelot saisi sent mourir son audace;
 Ses cheveux sur son front se hérissent de peur.
 'Au feu!' reedit la voix! - Tom l'entend; ô terreur!
 Il frissonne.... Et l'orage, et la foudre, et l'abîme,
 N'avaient point ébranlé son âme magnanime;
 Mais, à ce cri fatal, tout son corps s'est raidi;
 Sans force au gouvernail, il reste anéanti!

Pâle comme la mort, il descend et s'écrie:
'Le feu? de quel côté?' Mais déjà l'incendie,
Déchirant son cratère, arrivait jusqu'à lui.
A ses regards troublés déjà la flamme a lui;
Dans des flots de fumée elle s'ouvre un passage;
Rapide, elle grandit, elle atteint son visage.
Il tremble; et, s'échappant à ce brasier profond,
Reculé, cherche l'air et s'enfuit sur le pont.

Il s'élançait à la poupe; au milieu des ténèbres,
Ses pas sont éclairés par des lueurs funèbres.
Il glisse l'écotille, et, presque renversé,
Il voit le feu qui monte avec force chassé.
De cet ardent foyer, une mer d'étincelles
Jaillit, se mêle aux vents et vole sur leurs ailes.
Il ferme le volcan, se décide, et son bras
Fait tourner le vaisseau qui revient sur ses pas.

Il revient, en creusant les orageuses plaines,
Brave encor des autans les bruyantes haleines,
Et va comme l'oiseau qui traverse les mers.
Dans ses flancs, à grand bruit, mugissent deux enfers;
La vapeur condensée et le pousse et le presse.
Son rouage, au dehors, redouble de vitesse;
Il bat la blanche écume, et, sans cesse ramant,
Emporte, sur les flots, le navire fumant.

Il revient! de l'espoir déjà l'étoile brille:
 C'est le phare du port qui dans l'ombre scintille.
 Une heure, une heure encor!... Mais, ô ciel! à l'instant,
 Un bruit sourd est suivi d'un fracas éclatant:
 Le gouvernail se rompt dans les mains du pilote!
 Les vents fondent alors sur ce tombeau qui flotte;
 Sa poupe tourne au gré de l'ouragan vainqueur,
 Et gagne de nouveau l'océan en fureur!

‘Allons, dit Tom; l'esquif dans la mer! à l'ouvrage!
 Il en est temps, amis! hâtez-vous!’ L'équipage,
 Par a mort menacé, jette d'horribles cris:
 La mère, entre ses bras tient ses enfans chéris;
 Le père vainement veut cacher ses alarmes;
 L'innocence gémit en répandant des larmes;
 Chacun prie en son âme; et, jusqu'au criminel
 Qui n'a jamais prié, tous implorent le ciel!

Le canon a grondé: c'est le coup de détresse.
 Inutile signal! l'univers les délaisse,
 Et le bruit de l'airain roule envain sur les eaux:
 Il se perd étouffé dans l'orage et les flots.
 Le sombre désespoir hurle sa plainte amère.
 Tom alors: ‘Compagnons, courage! le tonnerre,
 C'est la voix de Dieu même; il comprend vos douleurs.
 Ne désespérons pas; il répond à vos pleurs!’

Et, remplissant les airs de sanglots lamentables,
 Se heurtant, se poussant, glissant le long des câbles,
 Tous veulent dans l'esquif se sauver à la fois.
 Déjà l'ardeur du feu fait éclater le bois,
 Vain et fragile obstacle à sa rage nourrie!
 A replis ondoyans; le vorace incendie
 Perce de tous côtés; et, sur les flots fougueux
 Le navire n'est plus qu'une masse de feux!

Quarante sont placés; dix autres sont encore
 Sur le pont chancelant que la flamme dévore.
 Mais la barque est remplie! elle est près de sombrer.
 Que résoudre, grand Dieu! que faire? qu'espérer?
 L'instant est décisif; c'est l'instant qui commande,
 Et la nécessité veut une action grande!
 Et Tom en sera digne! Il n'a point hésité
 Les siens sont là; chacun rattend sa volonté.

'Aux mains de Dieu, dit-il, notre vie est remise;
 L'esquif ou le vaisseau, dans cette affreuse crise';
 Offrent mêmes dangers; dans l'orage ou le feu,
 Il reste peu d'espoir; noire salut, c'est Dieu!
 Remettons-lui nos jours; et tous tant que nous sommes,
 Attendons sans murmure, amis! et soyons hommes!
 Remplissons nos destins! Peut-être que la mort,
 Pour notre dévouement épargnera leur sort.'

'Si nous manquons ici de force et de courage,
 Et ces quarante, et nous, nous faisons tous naufrage!
 L'onde ou le feu, qu'importe? et puisqu'il faut périr,
 C'est à bord, c'est ici qu'il est beau de mourir.
 C'est notre poste! Est-il un devoir plus sublime?
 Une couronne est due au mortel magnanime
 Qui sauve un frère,, un seul! Décidez votre choix,
 Et vous la méritez ici quarante fois!'

Il se tait. Ces Marins, aussi grands que leur maître,
 Lui répondent: 'Votre âme a bien su nous connaître:
 Nous sommes résignés et nous mourrons contents.
 Dieu protège, après nous, nos femmes, nos enfans'
 Ce mot a frappé Tom: une image chérie
 Semblait autour de lui murmurer attendrie.
 Il a fait un serment..... ce serment est trahi!...
 Il soupire, fait signe.... et l'esquif est parti!

La flamme, dans les airs, pétille, tourbillonne,
 Roule de larges flots, ou surgit en, colonne.
 Le rouage s'arrête; et, jouet des brisans,
 Le bateau flotte et tourne au caprice des vents.
 Plus d'espoir! plus de choix! sur le bord de la poupe,
 Suffoquée à demi, la courageuse troupe
 Se recommande au ciel abandonne un enfer,
 S'attache à des débris et se jette à la mer.

Tom balance un moment; une triste pensée
 Arrachait quelques pleurs à son ame oppressée:
 Betzy, que sur la terre il ne, reverra plus!
 O regret! ô douleur! percé de traits aigus:
 ‘Betzy, pardonne-moi, dit-il; je perds la vie;
 J’ai trahi mon serment!... Dans une autre patrie,
 Nous, nous verrons encore!...’ Et, vers ses compagnons,
 Il s’élançait, en priant, dans les noirs tourbillons.

Le matin calme l’onde et dissipe l’orage.
 La barque atteint la côte; et le long du rivage,
 Déjà, de bouche en bouche, ont retenti ces mots:
 ‘Le navire à vapeur a brûlé sur les eaux!’
 Betzy tremblante apprend la sinistre nouvelle.
 Elle court vers la rive où son effroi l’appelle;
 Parmi les pleurs, la joie, elle aperçoit des bras
 Etendus vers le ciel; mais Tom ne paraît pas!

Elle demande Tom: ‘Oh! je vous, en supplie,
 Dites, où donc est-il? A-t-il, perdu la vie?
 - Il est resté là-bas, sans espoir de secours!
 Pour sauver notre vie, il a donné ses jours.
 Tom est resté là-bas!’ . Mais que font à ses peines
 Et tous ces étrangers et leurs louanges vaines?
 Betzy s’évanouit. Tom a fini son sort:
 Elle vivait pour lui; pour elle tout est mort.

D'une flotte aussitôt la voile se déploie,
 Et veut ravir aux mers une si belle proie.
 On lève l'ancre, on part, on vole sur les flots.
 Betzy reprend ses sens. Avec de longs sanglots,
 Déplorant son destin et sa perte fatale,
 En sons entrecoupés sa tristesse s'exhale,
 D'un amant adoré rappelle les vertus,
 Et pleure amèrement les biens qu'elle a perdus.

Tous deux s'étaient aimés dès l'âge le plus tendre...
 A des liens si doux tous deux devaient prétendre.
 Comme à leurs vieux parens ce choix avait souri!
 Comme, dans ce beau jour, Tom, heureux, attendri,
 La pressa sur son coeur! Au bonheur destinée,
 Qu'elle aimait à rêver ses rêves d'hyménée,
 Ses rêves qui devaient couronner son amour!
 Toni n'est plus! tout, hélas! est perdu sans retour!

Mais les feux du midi brillent dans l'étendue.
 On regarde; un cri part: 'Les vaisseaux sont en vue!
 Ils reviennent!' A peine ont-ils touché les bords.
 - 'Eh bien! qui'apportez-vous?' - 'Infructueux efforts!
 Nous n'avons découvert nul débris, nul cadavre,
 Nul indice de feu!' - 'Dieu! criait sur le hâvre,
 La mourante Betzy; s'il a fermé les yeux,
 Dieu, rendez-moi du moins ses restes malheureux!'

La foule, à flots nombreux, se répand surla rive:
 Un vaisseau manque encore. Il approche, il arrive:
 'Qu'apportez-vous?' - 'Nos soins n'ont, hélas! retrouvé
 Qu'un cadavre, qu'un seul! l'art a tout éprouvé;
 Mais envain! L'art ne peut rendre un mort à la vie!
 Betzy venait, souffrante et comme aneantie.
 Elle avance; elle voit un corps sans mouvement,
 S'efforce, vole, à bord..... c'est lui! c'est son amant!

Elle tient embrassé le cadavre livide;
 Elle presse du marbre; et, d'une bouche avide,
 De cent brûlans baisers couvre ce front glacé.
 O pouvoir! ô surprise!... Où la vie a cessé,
 Le sang reprend son cours! une haleine de flamme
 A réchauffé ce sein, a ranimé cette âme!
 Elle sent de ce coeur le battement subit,
 Et s'écrie, éperdue: 'Il vit! ô ciel! il vit!'

Oui! Tom respire! il vit; ce n'est point un vain rêve.
 L'art avait commencé ce que l'amour achève:
 Ainsi, quand la charrue a creusé les sillons,
 Le froment doit la vie à l'astre des saisons.
 Sauvé par l'Eternel de l'onde courroucée,
 Tom retrouve à jamais sa tendre fiancée.
 D'un sublime parjure il devint glorieux:
 Un ange l'écrivit dans le livre des cieux!

Le petit Mendiant.

J'ai quitté nos hameaux tranquilles
Pour demander un peu de pain;
A travers la fange des villes,
Les pieds nus, je, gémis de faim.

Je suis sans vêtemens; ma mère
Est malade et mon père est mort;
Nous jetons des cris de misère;
Mais rien n'adoucit notre sort.

Oh! ne me fermez pas votre âme!
La nuit vient; je n'ai pas de toit.
Oh! pitié, Monsieur et Madame!
Pitié! je frissonne de froid!

De besoins et de maladie,
Ma mère dépérit, hélas!
Un peu de pain, je vous supplie!
Je ne viendrai plus sur vos pas.

Ne m'accusez point de paresse;
Je ne suis hardi ni -méchant:
Je voudrais bien que ma jeunesse
Pût aussi travailler au champ.

Dans la forêt, mon jeune frère
Va ramasser du bois pour nous,
Et quand il sera grand, j'espère
Qu'il pourra gagner quelques sous.

Riches, qui vivez dans l'aisané'
Nourris, vêtus, comblés de dons,
Si vous connaissiez l'indigence
Et tous les maux que nous souffrons!

Toujours en butte à la famine;
Suant, l'été; gelant, l'hiver!
Oh! puisse la bonté divine
Vous épargnés ce sort- amer!

Eternité.

Jour, qui n'as point de soir! Jour, qui n'eus point d'aurore!
Océan sans rivage où tout va s'engloutir;
Le temps fuit; mais qu'importe un siècle, un siècle encore,
A qui ne doit jamais, finir?

Gouffre incommensurable, où tout chante et murmure,
Quand au signe de Dieu le chaos eut cesse,
Quand le jeune univers enchanté la nature,
Toi, tu n'avais pas commencé!

titre toujours! n'avoir jamais eu de naissance!....
Abîme, où des mortels s'égare l'esprit vain,
Si tu n'as point de fond, te sonder est démence
Aux yeux de l'Arbitre divin.

Mon âme, dans l'espace avec calme élançée,
 A des rêves obscurs ne livre point ses jours
 Je pense; l'infini satisfait ma pensée;
 Et je me dis: toujours! toujours!

Oui! sans cesse et toujours!.... Toute borne à l'espace,
 Homme fier! ne saurait arrêter ton essor;
 Ton génie inquiet voudrait, avec audace,
 Dépasser tous ces globes d'or.

Et derrière ce mur, loin, bien loin de ces mondes,
 Que verrais-tu P l'abîme! et ton oeil éperdu
 S'enfoncerait envain sous ces voûtes profondes,
 Semblable au matelot perdu!

Ici, tout a son ternie;, ici, tout change et -passe;
 Là haut, rien ne périt; là haut,, tout est sans fin';
 Et c'est là qu'à jamais nous irons prendre place
 A la table du Séraphin.

Que nous font donc ici des jours et des années?
 L'éternité ne tient pas de compte avec nous.
 Nous marchons, sur la terre, aux mêmes destinées:
 L'éternité nous attend tous.

L'homme, lorsqu'ici-bas sa carrière est finie,
 Du sommeil de la mort se réveille immortel
 La tombe est le creuset où s'épure la vie,
 pour recommencer dans le ciel. -

Qu'est-ce que ce moment qu'un coeur faible redoute?
Tout-à-l'heure, demain, dans cent jours, dans cent ans,
La plus longue existence est pareille à la goutte
Qui tombe au sein des Océans.

Courage donc! foulons à nos pieds nos misères!
Dans ce grand labyrinthe où le sort m'a jeté,
La vie est un sentier tout peuplé de chimères;
Le seul but, c'est l'Eternité!

Trois grandes Vérités.

I.

L'homme est né libre! et l'homme a seul forgé ses chaînes.
Je le sens à ce feu qui brûle dans mes veines,
L'homme est libre!... salut, Reine de l'univers,
O Liberté, salut! - Esclaves, que l'on foule,
Relevez-vous! marchez comme un torrent qui roule;
Esclaves, secouez vos fers!

II.

Non, la vertu n'est pas un vain mot; et mon âme,
Emue à ce penser, s'agrandit et s'enflamme:

Au péril de nos jours dressons-lui des autels.
Sans elle, point d'éclat, point de noble courage:
Elle fait le héros, elle guide le sage;
Ses disciples sont immortels!

III.

Il est un Dieu puissant qui gouverne le monde:
Sur cet axe éternel tout se meut, tout se fonde.
Ce Dieu voit en pitié nos haines, nos combats.
Immuable, au milieu de l'humaine inconstance,
Il domine les temps que son regard devance:
Tout change!..... Lui, ne change pas!

Publions à jamais ces vérités sublimes;
En tout temps, en tout lieu, qu'elles soient nos maximes;
Notre plus belle gloire est de les respecter.
A leur culte sacré le vrai bonheur se lie:
A peine, vain mortel, le cercle de ta vie
Te suffit pour les méditer!

Désespoir.

Des élémens rivaux l'épouvantable, guerre
S'allie au bruit roulant des éclats du tonnerre;
La nature succombe en un mortel effroi.
L'ouragan, des rochers brise les noires cimes,
Et pousse leurs débris dans de profonds abîmes;
Oh! combien ces horreurs ont de charmes pour moi!

Sur ces monts escarpés, sur cette affreuse scène,
La nuit va déployant son grand réseau d'ébène;
Partout plane de Dieu l'ange exterminateur!
Mais ces chocs, ces combats, ces ravages horribles,
Sont encor moins fatals, sont encor moins terribles,
Que l'orage brûlant qui gronde dans mon coeur.

A mes tristes regards, comme d'immenses voiles,
Ces nuages flottans ont caché les étoiles,
Et sur l'astre des nuits étendu leur noirceur.
De momens en momens, un éclair homicide
Fait serpenter dans l'ombre une clarté livide;
Sur le flanc des rochers roule un feu destructeur.

O supplice! ô destin! quelles sombres ténèbres
Ont couvert ma raison de leur crêpes funèbres,
Egaré mon esprit et fasciné mes yeux!
Le malheur, comme un feu qui consume la vie,
Epuise lentement ma force anéantie:
Il m'a ravi l'espoir, soutien des malheureux.

A pas précipités, ne vois-je pas la crainte
Baisser son pâle front où la mort est empreinte,
Et jeter autour d'elle un inquiet regard?
Sinistre et gémissant, au bruit de la tempête,
Le nocturne hibou voltige sur ma tête,
Et, dans l'épaisse nuit, plonge son oeil hagard.

Que le tonnerre gronde, éclate; que la foudre
Disperse les rochers en tourbillons de poudre;
Que le globe vieilli s'ébranle à tant d'assauts;
Non, ce n'est point encor ce désordre, ce trouble,
Que rien ne peut calmer, que chaque instant redouble,
Dans un coeur écrasé sous le poids de ses maux!

Quand la nature meurt, quand le bruyant orage,
Par la destruction signale son passage,
Quand partout le malheur semble marcher en roi,
Un barbare plaisir apaise mon murmure,
Et je me dis, content des peines que j'endure:
'Oui! tout ce qui respire est souffrant comme moi!'

Raison, fatal présent, torture de la vie,
Combien de l'insensé le sort me fait. envie!
Il n'a jamais connu l'inflexible malheur;
Jamais le fier orgueil, blessé de ses alarmes,
Tarissant malgré lui la source de ses larmes,
N'essaya d'étouffer le cri de sa douleur.

O toi, toi qui détruis les sentimens de l'âme,
De mon sein déchiré viens éteindre la flamme;
Ote-moi ma raison! viens, viens me délivrer
De ce feu qui nourrit ma brûlante pensée;
Sur mon front embrasé pose ta main glacée;;
Arrache-moi des fers qui me font expirer!

Frappé de mes regards, que tout mortel pâlisse;
A mes rauques accens qu'il recule et frémisses;
Dans mes sens égarés verse ton philtre amer!
Accomplis mon destin; que mes larmes taries
Cessent de dévorer mes paupières flétries;
Viens donc! franchis pour moi les portes de l'enfer!

Je t'attends! qu'une fièvre, ardente, inextinguible,
S'allume sans repos dans mon âme insensible;
Donne à mon faible bras la force d'un géant.
Si mes traits, du bonheur ont gardé quelque trace,
Que ta sanglante main et l'efface, et l'efface,
Et découvre à mes yeux les gouffres du néant!

Que mes cheveux épars, au gré de la tempête,
Comme d'affreux serpens, se dressent sur ma tête;
Débarrasse mon sein de ces lourds vêtements:
Nouvel hôte des bois, sans abri, sans pâture,
Aux ardeurs des étés, aux traits de la froidure,
J'offrirai, sans douleur, mes membres expirans.

Oui, là, de ces rochers je gravirai les cimes;
Avec d'horribles cris, sur le bord des abîmes,
J'imposerai silence à la voix des autans;
Et, semblable à l'enfant qui, sautillant de joie,
S'entourne de feux prêts à saisir leur proie,
Je braverai, sans crainte, et la foudre et les vents.

Que la pâle misère et la mort dévorante,
Assurent, à leur gré leur victoire éclatante;
Que tout tombe et s'abîme à mes yeux endurcis!
Viens donc, fille d'enfer, inexorable rage;
Ta victime t'attend. - frappe, détruis, ravage;
Viens donc! entoure-moi d'effroyables débris!

Une Larme.

Dans l'aimable saison du printemps de la vie,
Aux chaînes d'une amante, aux liens d'un ami,
Le coeur aisément se confie
Ét ne craint pas d'être trahi.
Dans cet âge fragile, où tout n'est que chimère,
Un sourire, un regard, peut tromper un moment:
Une larme est toujours sincère;
C'est la marque du sentiment.

Hélas! ne voit-on pas la sombre hypocrisie,
D'un air doux et riant, surprendre la candeur,
Et la cruelle jalousie
Revêtir ce masque imposteur?
Veux-tu par tes attraits me charmer, me séduire?
Laisse errer sur ta bouche un souris gracieux;
Mais il me faut plus qu'un sourire:
Qu'une larme mouille tes yeux!

Vois-tu ce fier guerrier poursuivant la victoire?
Il cherche les périls, brave les coups du sort,
Et, pour les palmes de la gloire,
Affronte mille fois la mort.
Son ennemi succombe; altéré de carnage
Il le frappe, à ses pieds, sur l'arène étendu;
Mais la; pitié calme sa rage:
Il donne une larme au vaincu.

De retour, triomphant, au sein de sa patrie,
Il dépose sa lance; et, fidèle à sa foi,
Pour voler près de son amie,
Quitte les drapeaux de son Roi.
Il se lève le jour si cher à son envie!
Et, lorsque de ses feux l'amour vient l'embraser,
Dans ces doux momens, il essuie
Une larme par un baiser!

Tendre fille du ciel, Charité bienfaisante,
Tu peuples l'univers de mortels généreux,
Et ton âme compatissante
Gémit avec les malheureux.
Sur l'être infortuné que le chagrin dévore,
Tu répands une larme et soulages son coeur,
Comme on voit les pleurs de l'aurore
Ranimer une faible fleur.

Le pilote incertain a déployé ses voiles;
Son regard inquiet interroge les cieux,
Et le pâle front des étoiles
Lui révèle un orage affreux,
La tempête; se lève; ou jette un cri d'alarme.
Intrépide, au milieu des gouffres écumans,
Le nautonnier verse une larme;
Il se rappelle ses enfans!

O jours d'illusions, ô temps de ma jeunesse,
Vous remplissiez mon coeur des plus doux sentimens!
Me fuyez-vous, bonheur, ivresse,
Me fuyez-vous, rêes charmans?....
A ces tristes pensers, de mon âme abattue,
Je sens, avec douleur s'échapper des soupirs;
Une larme; voile ma vue,
Et me dérobe les plaisirs.

Accablé sous le poids de sa mélancolie,
Eloigné de l'objet d'un invincible amour,
L'amant nourrit sa rêverie
De l'espérance du retour.
Il voit le frais vallon, la rive enchanteresse,
Qui lui prêtaient naguère un abri protecteur,
Verse une larme de tendresse,
Et goûte un instant de bonheur.

Dans le plaisir secret qui console son âme,
Le présent, le passé, remplit son souvenir,
Et l'ardent amour qui l'enflamme
Le transporte dans l'avenir.....
Malheureux! si jamais cet espoir qui le charme,
Si son voeu le plus cher devait être déçu,
Qu'il lui reste au moins une larme
Pour l'objet qu'il aurait perdu!

Vous, de qui les liens embellirent ma vie,
Avant que du trépas je subisse la loi,
Ah! puisse l'amitié chérie
Vous ramener auprès de moi!
Mes amis! loin de vous, j'ai gardé l'espérance;
Une larme a charmé nos pénibles adieux;
Qu'au dernier jour de notre absence,
Une larme nous rende heureux!

Quand l'éternel sommeil fermera ma paupière,
Quand j'irai dans les lieux d'une profonde, paix,
Ici-bas un peu de poussière
Me remplacera pour jamais.
O mes amis! venez, à ma tombe paisible,
Déposer vos soupirs, confier vos douleurs;
Venez, sur ma cendre sensible,
Répandre une larme et des fleurs!

Au Rhin.

Le Nord, las d'ouragans, de grêle et de ravages,
Se repose! le Rhin, majestueux et fier,
 Marche le long de ses rivages,
 Libre des chaînes de l'hiver.
Sur ses antiques bords son flot se développe,
Et des hameaux voisins les joyeux habitans
 Portent le salut du printemps
 Au roi des fleuves de l'Europe,
 Qui, des Alpes Précipité,
Ou caresse sa rive, ou fait bondir son onde,
 Partage en Royaumes le monde
Et va des potentats borner l'autorité.

Moi-même je passai quelques jours sans nuage
Sur ces bords enchanteurs! Le coeur brûlant, heureux,
J'y savourai le doux partage
Que m'avaient réservé les cieux!
Un simple-arpent de terre, un toit vers la montagne
Habité par la paix, embelli par l'amour,
Y devint un riche séjour
Pour moi, pour ma digne compagne,
Lorsque, sous un berceau sans art,
Ou sous l'arc étoilé de la voûte infinie,
Nous parlions d'une autre patrie,
Et rendions grâce à Dieu d'une si belle part.

Et je compte déjà mes cheveux sur ma tempe!
Mais qui pourra compter mes pleurs et mes sanglots?
Vers les monts que sa source trempe,
Le Rhin rebrousse ses flots,
Avant que, consolé, mon triste coeur oublie
Le coup qui m'a tué pour la seconde fois!.....
Mon Dieu! tu le sais, tu le vois,
Jusques au terme de ma vie,
Je veux me confier au bras
Qui jamais par plaisir ne se montre sévère;
Mais ce double deuil, ô mon père,
Est un pesant fardeau dont chancèrent mes pas.

Aux digues de Katwyk, où la mer qui murmure,
Dans son onde salée, ô Rhin! t'engloutira,
Dort, sous la dune sans verdure,
Celle que la mort m'enleva.
Je mêlerai mes pleurs aux flots de ton rivage;
Dans ton cours, charge-toi de ce tribut de deuil:
Pour les verser sur un cercueil,
Je n'ai plus assez de courage.
A cette idole de mon coeur,
Pour qui jamais mes yeux n'auront assez de larmes,
O Rhin! va porter mes alarmes,
Et sois mon interprète en peignant ma douleur.

Salue aussi l'enfant dont le sein de la terre
Avait déjà reçu le cadavre glacé,
Avant que de sa pauvre mère;
Le souffle de vie eût cessé.
J'ai rouvert son cercueil, quand la lutte mortelle
Du trépas sur ma femme eut imprimé le sceau,
Et j'ai mis, dans le grand tombeau,
Mon enfant à côté de celle
Qui crut le nourrir dans ses bras.
Je me suis dit: 'Mon Dieu, que rien ne désunisse
Ce qu'a réuni ta justice!'
Et mon double trésor est renfermé là bas!

Que celui qui toujours sur des roses chemine,
Appelle cette terre un Eden plein d'appas,
Pour moi, sur ma route d'épine,
Je ne recule point d'un pas.
Je compte chaque jour que la douleur m'apprête,
Comme un jour de gagné sur ce globe mortel:
Trente cinq soleils, grâce au ciel,
Ont déjà tourné sur ma tête!
Le temps roule comme ces flots!.....
O tombe! pour mes morts sois à jamais légère;
Et bientôt, sous la même pierre,
Près de restes chéris recouvre aussi mes os!

Vers
écrits pendant un ouragan.

Ecoutez! l'ouragan dans les airs se balance!
Sous le noir horizon s'étend son vol immense;
Il descend en courroux sur le globe effrayé;
De ses ailes de feu le sol est balayé;
Les chênes renversés tombent dans les ravines;
Chaumières et palais s'écroulent en ruines,
Et des murs, arrachés à leurs vieux fondemens,
Roulent, avec fracas, en des gouffres fumans.
Tout se cache en tremblant, ou fuit plein d'épouvante!...
Grand Dieu! n'est-ce pas là l'image désolante
De ce fougueux torrent des révolutions,
Qui pousse, dans son cours, le flux des nations?

Ah! sa fureur alors, c'est la voix du tonnerre,
C'est la foudre qui tue en ravageant la terre:
Plus de lois! plus de moeurs! plus de sainte équité!
La palme est décernée à la férocité;
Le désastre partout est égal au délire;
Et quand tout est détruit, il faut tout reconstruire!

**Le Roi de Rome,
a Schoendrunn.**

Dans un jardin superbe, orné de riches fleurs,
Où l'aile des zéphirs volages,
Des roses, en jouant, disperse les odeurs,
Un jeune et beau mortel erre sous les ombrages.

Ses yeux, tendres et doux, ressemblent aux bluets,
Balançant, dans les blés, leur saphir qui s'incline;
Son front large, plus blanc que la pâle aubépine,
Porte l'empreinte des regrets.

Sur sa joue arrondie, une ombre de tristesse
Voile l'éclat de son printemps,
Et de précoces pleurs ont hâté sa jeunesse,
Comme le lis qui croît sur le bord des torrens.

Taciturne, à pas lents, le voilà qui s'avance.
 Envain la nature, à ses yeux,
 Etale ses beautés: tant de magnificence
 Obtient du solitaire un regard douloureux.

Pour qui cueillirait-il la rose et l'anémone?
 Pour quelles tempes de guerrier,
 Sa main, réunissant le chêne et le laurier,
 Tresserait-elle une couronne?

Hélas! son père est mort sur un rocher lointain!
 Sa mère, qui respire encore,
 Qui reçut ses baisers à sa brillante aurore,
 Sous le ciel d'Italie a fixé son destin.

Quelquefois, prolongeant sa vague rêverie,
 S'il rencontre une fleur que, loin du sol natal,
 L'art a transplantée et nourrie
 Dans le jardin impérial;

Il s'anime; ses pleurs s'arrêtent; son oeil brille;
 Un subit, incarnat remplace sa pâleur;
 Dans ses membres émus son sang brûle, pétille;
 Il parle à cette fleur.

'Emblème de ma destinée,
 Sur un sol étranger tu naquis comme moi!
 Une plus belle matinée,
 Un plus heureux soleil s'étaient levés pour toi!

Dès ta naissance accoutumée
A de plus doux rayons qui réchauffaient ton sein,
Tu penches tristement ta corolle fermée
A la brise du soir, au souffle du matin.'

'Mais tu languis sans plainte vaine;
Et si, presque en naissant ton calice est fané,
Tu ne demandes pas, comme moi dans ma peine:
A quoi Dieu m'a-t-il destiné?'

'Et lorsque, sur ta solitude,
De l'imposante nuit le crêpe noir s'abat;
Rien ne te fait rêver, avec inquiétude,
De sceptre, de pouvoir, d'Empire, de combat!'

'Alors, j'entends sonner la trompette guerrière;
Je vois l'éclair; j'entends le fracas du canon;
Au bruit sourd de remparts qui tombent en poussière,
Un cri s'est élevé: Vive Napoléon!'

'L'Imagination, cette reine des fées,
Fait passer devant moi d'innombrables soldats,
Des princes, des palais, des glaives, des trophées,
Et des guerriers vainqueurs partageant des Etats!'

'Avec quelle splendeur tout alors se présenté!
Que de plans à la fois conçus et renversés!
Que de sublimes noms! quelle gloire éclatante!
Que de lauriers cueillis! quels flots de sang versés!

Tout à coup, un immense et rapide incendie
 Embrase l'horizon;; de momens en momens,
 Je vois des murs; brûlés dans sa marche agrandie,
 Se changer en débris fumans!'

'Un cheval! qu'on me donne un cheval! que je fuie!
 Ne parlez plus de sceptre; il faut céder au sort.
 Par la flamme déjà ma poitrine assaillie
 Ne respire qu'avec effort.'

'Franchis les monts, coursier! traverse les vallées!
 Eh bien!... tu chancèles; tu meurs
 Sur ces neiges amoncelées!
 Dieu! quel froid m'a saisi!.. que vois-je? que d'horreurs!'

Oh! que de fantômes sans nombres,
 'Frisonnant sur un sol que l'hiver a raidi!....
 Vous me grincez les dents! mais voyez, pâles ombres,
 Sans feu tout comme vous, je succombe engourdi!'

'Alors! - Mais quand d'effroi tous mes cheveux se dressent,
 Je m'éveille, trempé de mortelles sueurs;
 La glace sur le front, dans les maux qui m'oppressent,
 Je verse des torrens de pleurs.'

'A qui conteras-je mes songes?
 Je n'ai plus de parens; cette cour, où je suis,
 Raillerait mes récits comme de vains mensonges,
 Et serait insensible à mes profonds ennuis.'

‘O fleur! emblème, hélas! de ma, sombre existence,
Mon funeste supplice est, inconnu de toi;
Tu vis sans rien sentir; mais moi, dans ma souffrance,
Je me dis: ô mon Dieu! que feras-tu de moi?’

Le jeune homme se tait. Tranquille,, solitaire,
Dans l'ombre des berceaux il poursuit son chemin;
Son sein exhale, un cri: c'est sa plainte dernière:
Il tombe sous le poids d'un noir et long chagrin!

Plaintes du Coeur.

La forêt a gémi.... l'air est plein de nuages.....
La mer, avec fracas, vient heurter ses rivages;
Une jeune beauté soupire près des flots,
Et, dans l'obscurité, fait entendre ces mots:

‘mon coeur est mort.... le monde est pour moi solitaire.
Rappelle donc à toi ton enfant, ô ma mère!
Quels inutiles vœux pourrais-je ici former?
Ma mère! j'ai vécu.... car c'est vivre qu'aimer!....

Elle dit; et des pleurs inondent son visage.
Son regard immobile est fixé sur la plage.
Une voix lui répond: ‘O vierge du malheur,
Que veux-tu? quels secours consoleront ton coeur?’

‘Je ferai tout pour toi: parle, ô fille chérie!
Je t’offre du bonheur l’image évanouie.....
Tu gardes le silence?.... Ah! si tes longs sanglots
Ne peuvent ranimer la cendre des tombeaux;’

‘Laisse-les ruisseler ces impuissantes larmes!
Pour un coeur que l’amour enivra de ses charmes,
Pour l’être infortuné qui perd tout sans retour,
Le seul bonheur..... ce sont les larmes de l’amour!’

La jeune Fille coupable.

I

Non, non, n'arrête; pas tes larmes,
Jeune victime de l'amour:
A quoi te serviraient tes charmes?
Ta joie et ton bonheur sont perdus sans retour!
Toi, naguères encor l'honneur de ton village,
Tu ne l'es plus en, ce moment;
Toi, qu'avec tant d'orgueil recherchait maint amant,
Aujourd'hui, repoussée, on te raille, on t'outrage!....
Non, non, n'apaise pas tes douloureux regrets:
La fleur de ta jeunesse est fannée à jamais.

L'amour a donc glissé son poison dan tes veines!
 Quoi! cette passion qui subjugue les coeurs,
 Peut-elle enfanter tant de peines,
 Préparer tant de maux, causer tant de malheurs?
 Ce sentiment si doux où le bonheur se fonde,
 Qui du sort inflexible affronte les riveurs,
 Qui nous verse l'oubli de nous-même et du monde,
 Fait-il répandre tant de pleurs?
 Toi, qui gémis dans les alarmes,
 Non, non, n'arête pas tes larmes;
 Laisse-les flétrir tes couleurs.
 Ah! ta beauté n'a plus sa magique influence:
 Il n'en est pas sans l'innocence!

Pleure donc! que tes pleurs soulagent tes tourmens!
 Pleure, lorsque tu vois les filles de ton âge,
 A la prompte rougeur qui couvre ton visage,
 Détourner leurs pas innocens,
 Ou, d'un oeil de pitié, poursuivre ton passage,
 Pleure, pleure de honte, à l'aspecte des amans
 Qui jureraient à tes pieds de t'adorer sans cesse,
 Et qui, de propos insultans,
 Accablent aujourd'hui ta coupable jeunesse!
 Pleure, quand tu les vois, pour prix de tes erreurs,
 Aiguissant contre toi de douloureuses armes,
 T'accueillir de leurs ris moqueurs.
 Malheureuse! non, non, n'arrête pas tes larmes!

Pleure, quand la gaîté, des filles du hameau,
Anime les jeux et la danse,
Et ces cercles où ta présence
Répandait un charme nouveau.
Pleure, lorsqu'aujourd'hui tes compagnes chéries,
Foulant, d'un pas léger, les bouquets des prairies,
Sans toi se couronnent de fleurs,
Et ne vont plus, hélas! à l'écho qui t'oublie,
Redire avec leurs chants, le nom de leur amie.
Malheureuse! non, non, n'arrête point tes pleurs!

Mais lorsque, succombant sous le poids des douleurs,
Tu penses à l'ingrat qui surprit ta faiblesse,
D'un cruel abandon paya trop de tendresse,
Ecoute ses désirs, et, pour comble d'horreurs,
Se joua de ton innocence;
Maudis l'infâme objet qui ravit le repos
A ta crédule confiance,
Et creusa sous tes pas un abîme de maux!

Oui, la vengeance t'est permise:
Implore le courroux des cieux.
Que, reconnu partout, le monde le méprise;
En signes effrayans, que son crime odieux
Se peigne sur son front hideux!
Que ses jours soient tissés par la sombre tristesse!
Que la voix du remords l'épouvante sans cesse;
Que le désespoir furieux,

Dans l'ombre de la nuit le poursuite et le presse;
 Partout qu'à ses regards, troublés par la terreur,
 Ton image décolorée
 S'offre menaçante, égarée,
 Et, sorti de ton sein, que le cri du malheur
 Retentisse à jamais dans son barbare coeur!

Sous le courroux du ciel que le traître succombe!
 Et toi, si les chagrins t'entraînent dans la tombe,
 Reposes-y ta tête! Eh! qu'importent des jours
 Que desormais la honte a flétris pour toujours?
 Tu n'avais que l'honneur pour orner ta jeunesse:
 De la beauté, l'honneur est toute la richesse.

II.

Mais lorsque, sur ton sein troublé,
 Tu presseras, avec ivresse,
 L'enfant qui, te rendant caresse pour caresse,
 Calmera les soucis de ton coeur accablé
 Et, d'un tendre regard, suppliant ta tendresse,
 Voudra tarir tes pleurs par ses, embrassemens;
 Mais lorsqu'émue au fond de l'âme,
 Tu couvriras son front de baisers ravissans,
 Et que tu sentiras une nouvelle flamme
 Réchauffer ton courage et ranimer tes sens;
 Quand tu savoureras, pour charmer ta misère,
 Cette ineffable volupté

Que seule connaît une mère;
Quand ta bouche muette, avec avidité,
De ton fils adoré respirera l'haleine;
Qu'une secrète joie apaisera ta peine,
Et que tous les trésorsne pourraient, dans ton coeur,
Balancer cet enfant, ton seul consolateur;
Sèche alors tes amères larmes;
Courageuse dans ton chagrin,
Apprends à bannir tes alarmes,
A surmonter tes maux, à vaincre le destin!
Et si, sur ton âme sensible,
Pèse le fardeau des besoins,
Redouble pour ton fils de courage et de soins:
A l'amour d'une mère il n'est rien d'impossible!
Oui, c'est cet amour seul qui peut, dans ton malheur,
Adoucir ta souffrance et remplacer l'honneur.
Sèche-les donc ces pleurs qui brûlent ta paupière
Ecoute, dans ton âme, une sublime voix;
Et si le monde trop sévère,
Des maux que tu souffris n'allège pas le poids,
Console-toi toujours: du monde rebutée,
Prends ton fils, ton cher fils, et dis-lui, transportée:
'Enfant! que le malheur ne nous abatte pas;
Hélas! un traître nous délaisse;
Mais, au-dessus de nous, un père, avec tendresse,
Veille encore sur toi: repose dans mes bras!
Si jusques au sein de la tombe,
La honte nous suit ici-bas,

Enfant, innocente colombe,
Le ciel plus indulgent ne te condamne pas!

Rappelle dans ton coeur l'espérance bannie:
Oui, le coeur d'une mère, est au-dessus du sort,
Quand elle embrasse, avec transport,
L'enfant qu'elle chérit et qui lui doit la vie.
Que, du fond de l'abîme où te plonge une erreur,
Naissent, encor pour toi des momens d'allégresse,
Et qu'un jour le destin, apaisant sa rigueur,
Dans le calice de douleur,
Dont il abreuve ta jeunesse,
Mêle une larme de bonheur!

Triste Pensée.

Ah! sans aimer, si notre vie
N'est qu'un lugubre isolement,
Faut-il donc que la perfidie
Se mêle au plus doux sentiment?

En vain l'amitié nous console
Des maux que nous a faits l'amour:
L'espérance meurt ou s'envole,
Après n'avoir brillé qu'un jour.

L'illusion, pleine de charmes,
Vient-elle séduire nos coeurs;
Bientôt nos plus amères larmes
Arrosent nos plus belles fleurs.

Victime d'une erreur passée,
On garde un cruel souvenir,
Semblable à la biche blessée
Qu'un trait acéré fait mourir.

Vous tous, passagers en ce monde,
Retenez cette vérité:
Le plaisir est une seconde,
Le chagrin, une éternité;

Malheur est gravé sur le marbre
Qui résiste aux assauts du Temps,
Et Bonheur sur la feuille d'arbre
Qu'emporte le souffle des vents!

A un Ruisseau gelé.

Ruisseau, toi, qui m'offrais l'image de la vie,
Dans la belle saison;
Toi qui, naguère encor, le long de la prairie,
Glissais, à petit bruit, sur ta rive fleurie,
A travers le gazon;

Ruisseau, que tient captif la piquante froidure,
Emblème de la mort,
Dont l'immable, loi pèse sur la nature;
Ruisseau, qui fis cesser ton caressant murmure,,
Au souffle aigu du nord;

Immobile et glacé, serais-tu le présage
De mon sort à venir?
Tes flots n'abreuvent plus ton languissant rivage;
Ton cours s'est arrêté..... D'un semblable partage,
Voudrais-tu m'avertir?

Vois! sur tes bords raidis, comme autrefois ton onde,
 Je passe encor gaîment;
 L'oeil fixé sur le but où mon espoir se fonde,
 Je passe, et pour cesser ma course vagabonde,
 Il suffit d'un moment!

Ruisseau, que ton aspect assombrit ma pensée!....
 Mais d'où naît ce rayon
 Qui se joue, en tremblant, sur ton onde glacée?
 Voudrais-tu, tout à coup, de mon âme oppressée,
 Flatter l'illusion?

L'air du printemps s'approche; il reverdit la plaine;
 Tout semblé respirer.
 Les Zéphyr ont brisé l'écorce qui t'enchaîne;
 Le cristal de tes flots se fond à leur haleine,
 Et tu vas murmurer!

Ah! quand sur moi la mort étendra son nuage,
 Une même clarté
 Viendra me ranimer au terrible passage:
 Oui! paisible Ruisseau, ton réveil est l'image
 De l'Immortalité!

Romance du Roi de Rome.

Je les vois fuir ces jours de ma jeunesse,
Sans nul désir d'en arrêter le cours;
Rapide éclair, le temps passe, et me laisse
Un vague ennui qui me ronge toujours.

Je ne sais pas ce que mon coeur réclame;
Je sens en moi comme un vide sans fond;
Seule, en secret, lorsque pleure mon âme,
Je l'interroge.... un soupir me répond.

A mes regards, la feuille de l'automne
S'en va roulant vers l'abîme éternel,
Et ce débris de sa pâle couronne,
Semble me dire: ici tout est mortel!

De mes espoirs chaque moment me sèvre:
Adieu, vous tous, gloire, plaisirs, amours!
Votre nectar n'a qu'effleuré ma lèvre,
Et l'amertume empoisonne mes jours!

Sur une mer, si souvent en furie,
Et si funeste aux matelots errans,
J'ai navigué, sans qu'une étoile amie
Ait, vers le port, guidé mes pas tremblans.

Abandonné dans la lutte sans trêve,
J'arrive au but, malheureux passager:
Ah! s'il est vrai que la vie est un rêve,
Pourquoi rêvai-je un bonheur mensonger?

Oh, oui! pourquoi mes plus belles années
Ont-elles, fui, semblables au torrent
Qui roule aux mers quelques roses fanées
Qu'à leur aurore il moissonne en courant?....

Et je finis ma course solitaire,
Sans nul regret aux choses d'ici-bas!
Et je me meurs! et je dis à la terre
Un froid adieu que l'écho n'entend pas!

**A Mr. Alph. de Lamartine,
sur la mort de sa fille.**

Ainsi donc ce malheur devait briser ton âme!
Il devait la navrer d'une douleur sans fin!
Toi, dont le sein recèle une divine flamme,
Au sommet du Liban, sans un affreux chagrin,
Sans pleurer cette enfant que ton amour réclame,
Ne pouvais-tu planter l'appui du pèlerin?

Julia! Julia! si jeune et si chérie,
Devait-elle à jamais disparaître à tes yeux!
Sur ton ange d'amour, à tes baisers ravie,
Te fallait-il verser tant de pleurs douloureux,
Avant qu'au saint tombeau ton âme recueillie
Ait porté ta prière et déposé tes vœux!

Oui, Poète immortel, je sens ta peine extrême!
 Je sens comme ton coeur haletait sous tes maux,
 Et comme, dans ce lieu, vers la voûte suprême,
 Tes suppliantes mains, tes paternels sanglots,
 Redemandaient au Sauveur même,
 L'enfant qui s'endormait dans l'éternel repos!

Je vois couler tes pleurs: j'entends ta plainte amère,
 Ton désespoir!.... Mais non! pardonne mon erreur!
 Tu te plains, tu gémis comme nul sur la terre;
 Jamais le désespoir n'est entré dans ton coeur;
 Et quand de ton enfant tu recouvris la bière,
 Ton Dieu, dans cette épreuve, embauma ta douleur!

C'est là, sous des palmiers, que tu laisses ce gage,
 Ce tertre parfumé de roses et de lis;
 Et si, dans ton pèlerinage,
 D'y prier chaque aurore il ne t'est pas permis,
 Tes yeux du moins ont vu l'ombrage
 Où ces restes si chers dorment ensevelis!

'Les anges garderont cette tombe légère,
 Jusqu'à l'heure où l'airain, de sa terrible voix,
 Appellera les morts, réveillés sous la Pierre,
 Pour entendre et subir l'arrêt du Roi des rois,
 Du Dieu qui d'un enfant prive le coeur d'un père,
 Du Dieu qui mourut sur la croix!

Tu le contempleras ce jardin, ce calvaire,
 Où Jésus, à genoux, dans la poudre a pleuré;
 Plein d'espoir, essuyant ta brûlante paupière,
 Confiant dans ton Dieu, le sein moins déchiré,
 Tu verras la colline où, comme un caractère,
 S'est imprimé son pied sacré!

Cette place, ce pied gravé sur la poussière,
 Avant que l'Homme-Dieu remontât dans le ciel,
 Rappelle à tes esprits que la tristesse atterre,
 L'immuable garant d'un bonheur immortel,
 Qu'après une vie éphémère,
 Dieu nous prépare au jour du réveil éternel!

Poète! poursuis donc ta sublime carrière!
 Célèbre, dans tes chants, ce grand jour sans déclin,
 Où doit être à jamais rendue à ta prière,
 Celle qui maintenant, dans le séjour divin
 Satellite éclatant d'un trône de lumière,
 Et folâtre et voltige avec le Séraphin.

Ah! reviens parmi nous; quitte ce sol de larmes,
 Cet asile de deuil, d'indicible douleur,
 Où tu vis, avec tant d'alarmes,
 S'éclipser à tes yeux l'étoile du bonheur;
 Où Julia, si tendre et si riche de charmes,
 De la mort, dans tes bras, a subi la rigueur!

Reviens, lorsqu'au tombeau du Rédempteur du monde,
Ton âme aura trouvé son seul et vrai soutien;
Reviens, lorsque ta Lyre, en chefs-d'oeuvre féconde,
Aura calmé les maux d'un coeur comme le tien.
Ton combat fut cruel; ta blessure est profonde;
Mais ta soumission est digne d'un chrétien!

Qu'est-ce donc que la vie? Une mer de souffrance,
Un gouffre où nos bonheurs s'abîment sans retour.
Mais pour nous consoler, dans ce naufrage immense,
Deux trésors sont à nous: c'est la Lyre et l'amour!
Oh! puisse donc l'amour, charmant notre existence,
Nous inspirer les chants du céleste séjour!

La Nonne.

Au milieu des grandeurs, belle de corps et d'âme,
La folâtre Ophélie, abjurant les plaisirs,
A cet âge où souvent le cœur est tout de flamme,
Va dans la solitude étouffer' ses désirs.

Dis-moi, charmante fille, ô dis-moi qui te presse
De quitter tes salons, tes fleurs, ton ciel d'azur,
De rompre tes liens d'amitié, de tendresse,
Pour consumer tes jours au fond d'un cloître obscur?

Par quel aveugle zèle es-tu donc maîtrisée?
Sur le seuil de Vesta suspends tes pas séduits;
Ne viens pas, comme moi, trop tard désabusée,
Livrer ici ton cœur à d'éternels ennuis.

Si le ciel t'inspira, si l'Arbitre suprême,
 Dans un songe divin bénit ton libre choix,
 Alors; sois confiante, et viens, à l'instant même,
 Jurer obéissance à nos sévères lois.

Des grâces du Seigneur, là, savourant les charmes,
 Sur le marbre glacé, l'oeil levé vers. ton Dieu,
 Inondée, à genoux,, de ravissantes larmes,
 Là, tu prononceras l'irrévorable vœu.

Mais si de faux amis ont trompé ta jeunesse,
 S'ils t'ont dit que la paix et ses plaisirs si purs,
 D'une âme gémissante apaisant la tristesse,
 Des dômes étoilés descendaient dans nos coeurs;

Que, belles de santé, de fraîcheur, d'innocence,
 Nos vestales ici ne foulait que ides fleurs;
 Qu'avec un doux souris, la céleste Espérance
 Versait, du haut des cieux, l'allégresse en leurs coeurs;

Tu dois te défier de ces chants de Sirènes.
 De ces adroits discours crains le perfide attrait.
 Un saint orgueil aussi peut préparer des peines;
 Trop de zèle nous cache un sordide intérêt.

Une abesse, cri tyran, souvent ici commande;
 Souvent notre breuvage est ici bien amer!
 Et, sur de tristes coeurs, dont Dieu reçut l'offrande,
 Avec de froids dédains pèse un sceptre de fer.

A sa chaîne éternelle on pense avec alarmes;
 Le tableau du passé se déroule à nos yeux;
 Nous revoyons le monde; et ses magiques charmes
 Tranforment nos esirs en supplices affreux!

La discorde entre alors par la porte abhorrée;
 Les soucis sur le front, sur ses pas la terreur,
 Elle allume sa torche à la lampe sacrée
 Et, brûlante, la tient sur un malheureux coeur!

Va, garde-toi de croire à de cruels mensonges!
 Sous ces voûtes souvent le bonheur... c'est la mort!
 Que mon expérience, en dissipant tes songes,
 Avant qu'il soit trop tard, te dévoile mon sort.

Trois lustres avaient fui, quand, par lamain d'un père,
 Arrachée aux espoirs d'un brillant avenir,
 N'emportant avec moi que ma douleur amère,
 Je fus conduite ici pour n'en jamais sortir.

Ce lieu m'offrit: bientôt sa pompe solennelle:
 L'orgue qui prolongeait ses accords inspirés,
 Les vestales, en choeur, chantant l'hymne fidelle,
 Les autels, couverts d'or, de prêtres entourés;

Les myrtes, au milieu de ces saintes louanges,
 Répandus sur mes pas; les vêtemens, les traits
 De filles, au coeur pur, qui me semblaient des anges,
 Leur amitié naissante et leur baiser de paix;

Les encensoirs dorés, dont la vapeur légère
 Exhalait de l'encens les suaves odeurs;
 Les novices, levant leur candide paupière,
 Et portant, sur leurs fronts, des chapelets de fleurs;

Tout servit à tromper ma crédule faiblesse!....
 Comme d'un feu divin je me sentis brûler!
 Je crus même, tandis que durait cette ivresse,
 Entendre, dans les cieux, des anges m'appeler!

Ces passagers transports à la fin disparurent,
 Et ma voix prononça le serment sans appel!
 Depuis lors, mes dégoûts et mes douleurs s'accurent;
 Je marchai, dans ces lieux, comme un maudit du ciel

Toujours de noirs pensers! jamais ombre de joie!
 Nul Séraphin ne vient sourire à mon réveil!
 Mon coeur à ses regrets nuit et jour est en proie;
 Nul songe de bonheur n'abuse mon sommeil.

Partout le désespoir devant mes yeux se place;
 A mes regards troublés tout est sombre, hideux.
 Lorsque je veux prier, mes lèvres sont de glace,
 Et mon âme est fermée à la grâce des cieux!

Ma cellule, c'est l'ancre inhabité, sauvage,
 C'est la forêt, avec sa noire profondeur;
 La cloche de minuit, c'est le vent qui ravage,
 C'est le bruit menaçant des vagues en fureur!

O! si je te disais la douleur de ma mère,
Quand je scellais mon voeu d'un funeste serment!
Que de pleurs inondaient sa brûlante paupière!.....
Ce triste souvenir ajoute à mon tourment.

Sa tendresse prévit le destin de sa fille.
Oui, je crois voir encor son trouble, son effroi
Dans ce cruel moment où l'odieuse grille,
Comme en brisant mon sein, se referma sur moi!

Et jamais cependant ses secrètes alarmes
De ces mornes cachots ne m'ont dépeint l'horreur;
Et jamais, non, jamais, ni sa voix, ni ses larmes,
N'ont arrêté mes pas sur le seuil du malheur!

Comment put-elle ainsi perdre sa fille unique?
Comment n'a-t-elle pas, aux marches des autels,
Arrachant de mon front ce voile tyrannique,
Retenu mon serment par ses cris maternels?

Hélas! le pouvait-elle?... Un époux inflexible
Avait blâmé ses pleurs, fait taire ses sanglots
Elle cachait sa peine en son âme sensible;
Un muet désespoir seul attestait ses maux.

Mais toi, qui veux porter le nom sacré de père,
Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de rigueur?
Avais-je, par un crime, allumé ta colère?
Dis, pourquoi de tes mains me déchirer le coeur?

Si tu n'as pas banni la pitié de ton âme,
 Hâte-toi; que ces murs enfin me soient ouverts.
 Mais non; tu restes sourd; et la loi..... chose infâme!
 La loi même t'approuve en me chargeant de fers.

Et vous, jeunes beautés, saintement prisonnières,
 Qui n'aimez que censure en ces austères lieux,
 Oh! ne m'on voulez pas, si je n'ai, pour prières,
 Que de cuisans regrets, que des pleurs douloureux!

Non, je n'ai point cherché ces demeures discrètes
 Pour cacher mes erreurs sous leurs dômes sacrés
 Non; je n'ai point choisi ces profondes retraites,
 Pour livrer au remords des jours déshonorés!.....

Mais remplissons mon sort. Déjà plus d'un symptôme
 M'avertit que mon heure est tout près de sonner,
 Que ce coeur affaibli, quittant un vain fantôme,
 De douleurs en douleurs ne doit plus se traîner.

Ah! lorsqu'avant le tempsi sous ces lugubres dalles,
 Dans le tombeau glacé vous poserez mon corps,
 Non, ne refusez pas, trop sévères vestales,
 De réciter pour moi la prière des morts.

Dans ces lieux de repos, consacrés aux ténèbres,
 D'un pas lent et pieux, descendez avec moi;
 Portez et mon linceul et vos cierges funèbres:
 Du Dieu que vous servez j'ai respecté la loi.

Fixez vos doux regards sur ce prêtre impassible,
Qui me remet le voile où j'enfermai mon deuil,
Et qui, dans ce moment solennel et terrible,
Viendra verser l'eau sainte autour de mon cercueil.

Et quand sur mon cadavre on répandra la terre,
Quand le coeur le plus sec trouvera quelques pleurs,
Puisse une larme alors tomber de l'oeil d'un père,
Et punir, d'un regret, ses injustes rigueurs!.....

Dernier Asile.

Voilà donc, ô mortel, le terme de la vie!
Après tant de labour, et d'orgueil, et d'envie,
Voilà la fin de l'homme!.... O terrible tableau!
Richesse ou pauvreté, tout n'était que chimère!
De tant de vœux formés sur ce globe éphémère,
Que lui reste-t-il? un tombeau!

Etait-ce là le but de ses soins, de ses peines?
Les plaisirs, les chagrins, les amitiés, les haines,
Dans ce gouffre sans fond tout vient donc s'engloutir!
Mortel! où sont ces biens où ta gloire se fonde?
Jette un oeil de pitié sur la grandeur du monde:
Elle ne vaut pas un soupir.

Approche-toi; regarde! ici la haine expire;
 La mort réunit tout dans son avide empire.
 Ici, point de rivaux; ici, point d'ennemis,
 Le maître est sans orgueil et l'esclave sans honte.
 Libre d'un vain effroi que ton âme surmonte,
 Contemple ces muets débris.

Naissance, rang, beauté, perdus dans la poussière,
 Qu'est devenu l'encens qu'on vous brûlait naguère?
 Avec le bruit du monde il est donc emporté!
 La mort ne connaît pas les préjugés des hommes,
 Et la première loi, dans les lieux où nous sommes,
 C'est l'éternelle égalité!

Le temps, environné des heures endormies,
 S'arrête et ferme ici ses ailes engourdies;
 Partout la paix! partout l'immobile repos!
 Seul, le vent de l'automne, à l'approche des ombres
 Gémit lugubrement à travers ces murs sombres,
 En berçant l'arbre des tombeaux.

Tyrans, qui vous jouez des pleurs de, l'innocence,
 Qui, cimentant d'horreurs votre, infâme puissance,
 Dévorez les trésors des peuples dans les fers;
 Qu'êtes-vous quand la mort, éteint votre délire?
 Quelques restes hideux que le remords déchire,
 Et qu'attendent ici les vers!

Superbe conquérant qu'enhardit la victoire,
Qui, de carnage avide, et, sous le nom de gloire,
Remplis le monde entier de tes affreux excès;
L'ange exterminateur sur toi suspend son glaive;
L'heure vient; ta grandeur s'éclipse comme un rêve,
Et tes exploits sont des forfaits!

Terrible dénoûment! leçon grande et tardive!.....
Toi, qui vois d'ici-bas la gloire fugitive,
Avant l'heure fatale apprends donc à mourir.
Ecoute avec amour la voix de la sagesse;
Cultive les vertus: c'est la seule richesse
Que la mort ne peut te ravir.

Grand Dieu! l'Eternité, dans cet enclos immense,
Où des siècles éteints repose la semence,
Doit-elle moissonner pour un monde nouveau?
Parmi ces ossemens, cette poudre insensible,
Doit-elle de la vie, à ton signe invisible,
Rallumer un jour le flambeau?

Envain je veux chasser un doute que j'abjure:
Au milieu des débris de l'humaine nature,
Mon esprit chancelant recule épouvanté.
Tout ici du néant l'image m'est tracée:
Est-ce quand tout périt que ma raison blessée
Peut croire à l'immortalité?

Réveil de la poussière! espoir d'une autre vie!
 Envain vous souriez à mon âme ennoblie;
 Vous révoltez mes sens à l'aspect de la mort.
 L'atome d'un moment qui passe sur la terre,
 Ne reprend pas son vol vers l'éternelle sphère,
 Et le néant..... voilà mon sort!

Le néant!.... mot horrible! asile affreux du crime!
 Quoi! c'est là que la mort plongerait sa victime!
 Qui te l'a révélé cet odieux destin?....
 Vers la céleste voûte élève ta paupière;
 Regarde, malheureux! la divine lumière
 Brille déjà sur ton chemin.

Oui! c'est là seulement que le jour prend sa source:
 Il éclaire tes pas; il protège ta course,
 Et sur ces froids tombeaux épanche tous ses feux.
 Rassure-toi, mortel! Dieu parle; sa puissance
 Rend à ton coeur troublé la force et l'espérance,
 Et ta patrie est dans les cieux!

C'est ton Regard.

Sais-tu ce qui pare une femme
De l'attrait le plus enchanteur?
Sais-tu ce qui ravit une âme,
Et, sans rien dire, parle au coeur?

Sais-tu ce qui, dans son délire,
Transporte le poète aux cieux,
Et donne, aux cordes de sa lyre,
Des accords plus mélodieux?

C'est ton regard, miroir magique,
Rayon de la Divinité,
Qui dévoile une âme angélique
Dans un modèle de beauté!

C'est l'aspect de tes yeux célestes,
C'est ton doux regard de velours,
Qui, sous tes paupières modestes,
Nous peint le charme des beaux jours.

C'est ton regard, heureux mélange
D'esprit, de flamme et de candeur,
Qui ressemble à celui de l'ange
Dans ses élans vers le Seigneur!

Oh! si jamais quelques alarmes
Pouvaient en assombrir l'éclair,
Par une seule de tes larmes,
Tu fléchirais un coeur de fer!

Les Etoiles.

Vois ces étoiles scintillantes
Se lever avec majesté!
On dirait des lampes ardentes
Qui brûlent dans l'obscurité.

On dirait, sous un dôme immense,
Des milliers d'yeux, brillans d'éclairs,
Qui, dans ce nocturne silence,
Contemplant le vaste univers.

'O mes amis, nous disent-elles!
Voici la nuit, reposez-vous:
Dieu, dans ces heures solennelles,
Du haut des cieux vous garde tous.'

‘Dormez en paix, dormez encore;
Sur vous un père aime à veiller:
Quand le jour sera près d'éclorre,
Sa main viendra vous réveiller.’

Adore le Seigneur!

Homme! c'est vainement que l'encens d'Idumée
Monte, brûlé par toi, vers la voûte embaumée;
Hommel c'est vainement que tu pares l'autel
De candélabres d'or et de riches guirlandes,
Si tu ne viens porter, avec tes mille offrandes,
Une âme pure à l'Eternel!

Dieu lit au fond des coeurs: juge de la pensée,
Il regarde en pitié cette foule empressée
Qui couvre ses parvis de profanes trésors.
Rien n'est caché pour lui; seul il remplit l'espace;
Il sait tout! du coupable il détourne sa face,
Et le livre en proie aux remords.

Que lui font ces parfums qui montent vers son trône?
 C'est la main qui l'encense, ou le coeur qui les donne,
 Qui sont tout à ses yeux! Présomptueux mortel,
 Sais-tu que, dans les cieus, les timides Archanges
 Ne chantent, qu'en tremblant, leurs sublimes louanges,
 Aux pieds du Maître universel?

Dans tout ce que tu fais ton Dieu te laisse libre:
 Des oeuvres de ses mains si tu romps l'équilibre,
 Toi seul en répondras devant son tribunal.
 Là, tout sera connu: ta conduite, en ce monde,
 Viendra s'y dévoiler, seconde par seconde,
 Pour séparer le bien du mal.

Aux pieds de ses autels, ce zèle qui t'enflamme,
 Réponds, s'allume-t-il au foyer de ton âme,
 Ou n'est ce qu'un orgueil, qu'un amour emprunté?
 Ce vernis peut tromper l'oeil mortel qui t'admire
 Mais celui qui commande à tout ce qui respire,
 Voit dans ton coeur la vérité.

Ecoute ces accens de la tendre innocence,
 Vers ces dômes de feux s'élevant en, cadence!
 Harmonieux accords! mystérieux concerts!
 Ecoute! on n'entend plus que les sons d'une lyre
 Qui porte un nom sacré sur l'aile du délire,
 Et remplit encore les airs!

Des immortels rayons de la grandeur divine,
Si ta faible raison un moment, s'illumine,
Laisse, laisse donc là tous ces riches présens;
L'or et les diamans ne lui sont que poussière;
Pour lui, de la vertu la touchante prière
Est le plus agréable encens.

Sourd aux voix des méchans, il ne veut, dans son temple,
Que des coeurs vertueux de pensée et d'exemple,
Sévères pour eux-même, indulgens pour autrui:
Il compte, dans les cieus, nos heures de souffrance,
Et les premiers accens échappés à l'enfance,
Sont une prière; pour lui.

Que te sert de prier, d'offrir des sacrifices?
Insensé! penses-tu rendre les cieus propices,
Lorsque, rouge de sang, ta criminelle main
Pèse sur l'innocence; et que ta bouche impure
Ajoute insolemment le parjure au parjure,
A la honte du genre humain;

Quand d'un masque trompeur recouvrant ton visage,
Tu veux que la vertu te juge à ton langage,
Quand tu démens le soir tes discours du matin;
Quand ton âme jamais ne savoure les charmes
D'alléger le malheur, de recueillir des larmes,
Sous le toit du pauvre sans pain;

Quand ta cupidité, protectrice des crimes,
N'amasse des trésors qu'en volant tes victimes;
Quand l'honneur te désigne au mépris général;
Enfin, quand, artisan de tes forfaits sans nombre,
Jetant partout l'effroi, partout, comme ton ombre,
Te suit un génie infernal?

Et tu crois que ton Dieu, de la voûte céleste,
S'abaisse à regarder tes présents qu'il déteste!
Et tu crois, par ton or, apaiser son courroux!
Ton bras favorisa les meurtres, les pillages;
D'irréparables maux sont tes affreux ouvrages;
Et déjà tu te crois absous!.....

Misérable! du Christ est-ce là la doctrine?
Peux-tu comprendre ainsi la parole divine?
Que le temple de Dieu soit bâti dans ton coeur;
Pardonne à ton prochain; soulage l'indigence;
Sois juste; ne connais ni haine, ni vengeance;
Et puis, adore le Seigneur!

Prière à Dieu pour le roi Guillaume II.

Notre Père qui êtes aux Cieux.
MATTH. VI, vs. 9.

I.

O Père universel, ô Dieu partout présent,
Qui règues dans les cieux ainsi que sur la terre;
Dieu, principe de vie et source de lumière;
Êtres des êtres, Tout-Puissant!
Toi, dont la sagesse profonde,
D'an seul mot, fait surgir ou s'écrouler un monde;
Dont le nom trois fois saint et trois fois glorieux,
Retentit dans les chœurs des Séraphins joyeux,
Lorsque leurs hymnes d'allégresse
S'élèvent vers Celui qui, par de-là les cieux,
Est, fut, et sera sans cesse!

Tu parles! tout se crée; et ta divine main
 Nous verse tes bienfaits sans nombre.
 L'ombre, quand il te plaît, Arbitre souverain,
 Se transforme en lumière et la lumière en ombre;
 Les cieux annoncent ta splendeur;
 Leur vaste immensité révèlent tes ouvrages;
 Et sur l'Eternité, cet abîme des âges,
 Est érigé le trône où siège ta grandeur!
 Les vents te portent sur leurs ailes;
 C'est ton bras qui déchaîne ou calme leur fureur;
 La foudre, sillonnant les voûtes éternelles,
 A ton ordre éclate ou s'endort,
 Et le noir ouragan mugit ou fait silence.
 Grand Dieu, que l'âme émue, avec un saint transport.
 Reconnaît bien partout ta sublime présence!

II.

Le jour raconte au soir et le soir au matin
 Tes soins et ton amour! - Le soleil qui s'efface,
 L'étoile qui change de place,
 Ou qui penche vers son déclin;
 Le simple passereau qui tombe sur la terre,
 Le cheveu détaché de mon front de poussière,
 Tout, Seigneur, est prévu par toi!
 Le sort de l'univers repose en ta sagesse;
 Car l'aveugle hasard obéit à ta loi.
 C'est à toi qu'aujourd'hui tout un peuple s'adresse;

Être incompréhensible, ô Monarque des cieux,
 Devant toi la Néerlande, à genoux, te supplie
 De protéger le Roi, le Peuple et la Patrie;
 Des dômes étoilés jette un regard sur eux!
 Daigne, daigne agréer notre reconnaissance,
 Toi, qui nous fais présent d'un roi chéri de tous!
 Affermis dans ses mains la royale puissance,
 Comme autrefois son glaive en combattant pour nous;
 Eclaire sa sagesse, afin que son génie
 D'un difficile emploi soutienne les fardeaux;
 Entretiens dans son coeur cette noble énergie
 Qui hait des courtisans la basse flatterie;
 De succès, chaque jour, couronne ses travaux;
 Que, par une sévère et sage économie,
 Des charges de son peuple il soulage le poids;
 Qu'il bannisse le faste, ignoré des bons rois;
 Sous son règne adoré, que la libre pensée,
 Jamais, dans son essor, ne soit embarrassée;
 Qu'il veille avec amour au maintien de nos droits!

Couvre aussi de ton aile une reine accomplie;
 Dicte-lui les devoirs de sa nouvelle vie,
 Surtout en ce grand jour où les décrets divins
 Dans une haute sphère ont placé ses destins.
 Oh! bénis-la toujours! D'un sublime modèle,
 Qu'elle soit, à nos yeux, une image fidèle,
 Pour le bien du pays, pour le bonheur de tous;
 Et, dans le charme heureux du lien le plus doux,

Le Prince, consolé des fatigues du trône,
 Sentira s'alléger le poids de sa couronne!
 Éloigne de sa cour, ô Dieu de nos aïeux,
 Tout ce qui peut blesser un peuple généreux!
 Tu réserves tes biens à celui qui te prie,
 Mais ton juste courroux les refuse à l'impie:
 Si le Prince et le Peuple, admirable union,
 Te gardent le respect que l'on doit à ton nom,
 Tu béniras encor notre ohère Patrie!
 Dans les affreux malheurs dont la guerre est suivie,
 Dans les contagions, dans la fureur des flots,
 Tu verseras, Seigneur, ton baume sur nos maux!

III.

Quand le siècle est saisi d'un esprit de vertige,
 Rassurons-nous! - Le chef que ta droite dirige,
 Guerrier de Waterloo, de Hasselt, de Louvain,
 Du même glaive encor saurait armer sa main,
 Et nos voix, entonnant l'hymne de la victoire,
 Te rendraient grâce encor en célébrant sa gloire!
 Qu'un mutuel accord entre les citoyens,
 Dans ces jours orageux, resserre leurs liens;
 Que la paix nous prépare un bonheur sans mélange!
 Que le Peuple, abrité sous le drapeau d'Orange,
 Encense les Beaux-Arts, les talents, l'équité,
 Ces sources de bien-être et de félicité!
 Aimons, d'âme et de coeur, cette belle Patrie,

Grande par ses vertus que l'univers publie;
Et que son nouveau roi se dise: 'J'ai promis
De régner comme un père au milieu de ses fils,
De respecter des lois le sacré caractère,
Afin que, si la mort vient fermer ma paupière,
Déposant ici bas le sceptre sans retour,
Je puisse, sans remords, au mémorable jour
Où nous entendrons tous l'éternelle sentence,
Au Dieu que je servais ouvrir ma conscience,
Lorsque, dans sa justice, ou terrible ou clément,
Il me demandera compte de mon serment.'

Oui, voilà, Dieu puissant, ce que, du fond de l'âme,
Le pays, par nos voix, de ton amour réclame,
De Toi, qui fus toujours notre asile, Seigneur,
Dans la prospérité comme dans le malheur;
Qui diriges le coeur des Princes de ce monde,
Comme le flot d'azur d'une source féconde:
Permits donc que nos voeux arrivent jusqu'à Toi,
Et protège à jamais la Néerlande et son Roi!

**A Mr. Alph. de Lamartine,
En lui dédiant Orion.**

O chanfre harmonieux, ô sublime génie,
Si ma Muse imprudente aujourd'hui balbutie
Quelques faibles accens du langage sacré,

C'est qu'en fixant mes yeux sur la voûte divine,
Retentissante encor de tes chants, Lamartine,
De magiques concerts je me suis enivré.

Oui! j'avais médité tes suaves cantiques;
J'avais nourri mon coeur de tes sons séraphiques,
Ces sons que j'idolâtre et que j'entends toujours!

Dans mon ravissement, rempli des chants du cygne,
Pardonne! j'essayai d'épeler une ligne
Du grand livre des cieux où tu lis tous les jours!

Orion.

Dans le calme imposant des nuits et du silence,
De l'abîme des flots, avec magnificence,
 Qui lève son front radieux?
 Quel fier émule de Diane,
Défiant de son char la splendeur diaphane,
Grandit, en dépit d'elle, et brille dans les cieux?

Orion! est-ce toi que tant d'éclat devance,
Toi, qui vois des soleils pâlir à ta présence,
Comme l'astre des nuits s'efface aux feux du jour?
Salut, héros! salut! surgis à l'empyrée!
Que nos regards, fixés sur le plaine éthérée,
 Soient en extase à ton retour!

Que d'étoiles, - sur ta ceinture,
 Sur ton glaive, sur ton armure,
 Versent leurs reflets par torrens!
 Non loin de Bellatrix, sur ton épaule ardente,
 Apparaît Bételgeuze, empourprée, éclatante,
 Et Rigel respendit à tes pieds flamboyans.

Au geste menaçant de ton bras qui se lève,
 Tandis que le Taureau fuit l'éclair de ton glaive,
 L'Ourse du Nord rugit et poursuit son chemin;
 Le sanglant Aldébaran même,
 Evitant ta massue, à ton aspect suprême,
 Te fait place au dôme divin.

Ainsi, dans les Royaumes sombres,
 Qu'habitent des guerriers les héroïques ombres,
 Tu chasses devant toi les hôtes des forêts;
 Ainsi, lorsque le monde était tout jeune encore,
 Subjuguant, d'un coup d'oeil, le tendre coeur d'Aurore,
 Tu parus, beau de mille attraits!

La fille de Latone, armant sa jalousie,
 Pour s'en venger, saisit ses flèches; et ta vie
 Fut immolée à son courroux.
 Mais Jupin déjoua les complots de sa haine,
 Et tu luis à jamais dans la céleste plaine,
 Malgré ses déplaisirs jaloux.

Tandis qu'éclairant ta couronne,
 Un peuple de soleils autour de toi rayonne,
 Sirius, Procyon, accompagnent tes pas.
 Quelles voix nommeraient ces brillantes armées?
 Devant cet Océan, ces îles enflammées,
 Quel pinceau ne tremblerait pas?

Guide de mon héros, qui, lorsque ta lumière
 Suit le soleil qui nous éclaire,
 Viens prêter ton nom à nos jours,
 O Canicule! es-tu le sinistre présage
 De quelque effroyable ravage?
 Devons-nous redouter ton cours?

Non! l'erreur enfanta cette fable grossière.
 Ta propice clarté sourit à ma paupière,
 Princesse de ces globes d'or!
 Et quand, plein de respect, je te vois et t'admire,
 Ma brûlante pensée où mon âme respire,
 Loin, bien loin de la terre, emporte mon essor!

Ces astres, ces flambeaux de la sphère infinie,
 Celui qui même échappe à ta vue éblouie,
 Ne sont-ils, vain mortel, allumés que pour toi?
 Au merveilleux aspect de ces voûtes de flamme,
 Ne sens-tu pas surgir d'autre idée en ton âme?
 Ton misérable coeur ne pense-t-il qu'à soi?

Est-ce pour toi seul, téméraire,
 Que ces mondes flottans roulent dans leur ornière?
 Pour ton usage seul sont-ils là si nombreux?
 Toi, qui, créé de rien, d'une frêle existence,
 Goûtes la courte jouissance,
 Comme le ver impur qui rampe sous tes yeux!

Es-tu si peu de chose, ô mortel, sur la terre?
 Ce globe, dont tes pieds méprisent la poussière,
 Est un de ces milliers de globes lumineux
 Qui se meuvent ensemble autour d'un astre immense,
 Et, sur leur chemin, en silence,
 De la même lumière empruntent tous leurs feux.

Tous, ressentent son influence:
 L'un vogue à ses côtés; l'autre, à grande distance,
 Peut-être, en cinq mille ans, le salue un seul jour;
 Ou, peut-être, soustrait à cette dépendance,
 Ne brilla qu'une fois, soumis à sa puissance,
 Pour lui dire adieu sans retour!

Chaque point radieux, dans cette mer d'étoiles,
 Celui que la nuit même a caché dans ses voiles,
 Est un ardent foyer, plein de vie et d'éclat,
 Qui voit, autour de lui, sous des voûtes profondes,
 Des mondes planant sur des mondes,
 Graviter dans l'éther sans chute et sans combat.

Imagination! c'est toi que je réclame!
 Oh! viens, si tu le peux, sur tes ailes de flamme,
 Viens guider mon esprit, trop lent pour mon désir,
 A travers ces sillons qui caressent ma vue;
 Découvre-moi les cieux; ouvre-moi l'étendue;
 De la création, oh! laisse-moi jouir!

Ces blanches lueurs, cette voie,
 Telles qu'un Océan, où l'oeil mortel se noie,
 Sont d'autres dômes étoilés,
 Dont la splendeur sans fin de bien loin étincelle,
 Et que la sagesse éternelle
 Nous montre comme un cercle et n'a point dévoilés....

De ces mondes, eh bien! as-tu vu les limites?
 Sais-tu jusqu'où vont leurs orbites?
 Atome! qui te crois la force d'un géant!
 Vers mon héros encore élève ton hommage;
 Jette encore une fois les yeux sur son image,
 Et disparais dans ton néant!

Orion! Orion! - Ta divine lumière
 Me transporte de sphère en sphère;
 Dégage mes pensers du terrestre chaos.
 Toujours à t'admirer tu me revois fidèle;
 Et mon oeil, chaque fois, dans ta splendeur nouvelle,
 Découvre pour mes chants des prodiges nouveaux.

Mais quoi! ne vois-je pas, dans ton glaive qui brille,
Un faible cercle qui scintille,
Et semble fuir en pâlisant?
Une tache, qui veut, à la vue incertaine,
Dérober, par degré, sa lumière lointaine?
Quel est ce nuage luisant?

Ce nuage luisant, ô mortel! c'est, sans doute,
D'autres sillons lactés, sous une même voûte,
Où roulent des soleils, comme des sables d'or!....
Imagination! descends; car je succombe!
Avant que, de si haut, mon faible esprit retombe,
Abaisse, abaisse ton essor!

Uivre et Mourir.

I.

Apparaître sur le rivage,
Jouer un jour auprès des flots;
S'embarquer, affronter l'orage,
Errer sur les mers, sans repos;
Rêver une rive fleurie
Qui nous appelle et semble fuir,
Et puis, voir tout s'évanouir:
Voilà la vie!

II.

Convive du bruyant festin,
Où viennent s'asseoir fous et sages;
Partir sur l'ordre du destin,
Abandonner tous ses bagages;
Laisser rempli maint rouge-bord;
Et puis, comme à travers un rêve,
Quitter la fête qu'on archève:
Voilà la mort!

L'enfant Mourant.

Bercé sur des ailes légères,
Un ange, en robe de saphir,
Descendit, des suprêmes sphères,
Vers un enfant près de mourir.

Touché de sa douleur cuisante,
Il vient lui prêter son appui,
Et, d'une main, qu'il lui présente,
L'invite à partir avec lui.

'Viens, mon ange, viens, mon cher frère!'
Dit-il, avec un doux souris.
'Dieu, qui voit tes maux en bon père,
M'a chargé d'apaiser tes cris.'

‘Viens! quitte ce berceau funeste;
Tu ne souffriras plus là-bas.
Regarde: la troupe céleste
Te fait signe et te tend les bras.’

- ‘Je le veux bien..... mais vois ma mère!
Vois ses larmes et son effroi!
Puis-je la laisser sur la terre,
Et partir joyeux avec toi?’

‘Vois mon père, dans la tristesse,
Là, debout, et levant les yeux!
Oh! vois quelle douleur l'opresse!
Ne peut-il pas nous suivre aux cieux?.....’

Mais, à ces mots, la mort sévère
L'étouffe sous ses doigts pesans;
Il meurt, et, fermant sa paupière,
Sourit à ses tristes parens.

O vous, qui vîtes ce sourire,
Consolez votre tendre amour:
Aux portes du divin empire,
Ce souris vous attend un jour!

Au Luxe.**Ode.**

Superbe fils de l'or! idole aux pieds d'argile,
Qui reçois les parfums que l'orgueil te distille,
Despote couronné par la corruption,
Qui vois à tes genoux des esclaves sans nombre,
Nés dans l'éclat du jour, ou surgis d'un peu d'ombre;
O Luxe! puisqu'il faut t'appeler par ton nom;

Jusques à quand, dis-moi, colosse d'imposture,
Oseras-tu cacher ta hideuse figure
Sous les dehors trompeurs qui couvrent tes lambeaux?
Jusques à quand, bâtard de la noble industrie,
Aveuglant les humains dans leur idolâtrie,
Porteras-tu ton sceptre au milieu des tombeaux?

Le riche et l'indigent, le fou comme le sage,
 Subissent de tes lois le honteux esclavage;
 Ton soleil est un Dieu qu'adorent les mortels;
 Dans ses rayons, chacun aspire à faire envie;
 Et la race présente, à ton culte asservie,
 Sur un mobile sable érige tes autels.

C'est ainsi que, dorant les bords du précipice,
 L'innocence s'égare et joue avec le vice;
 C'est ainsi que l'on voit, dans nos jours désastreux,
 L'opulence en public, en secret l'indigence,
 La vertu dédaignée, et partout la licence
 Joindre au mépris des moeurs l'oubli même des cieux!

Nos somptueux lambris affectent la richesse;
 Tout brille autour de nous; nul n'est dans la détresse:
 L'artisan en palais veut changer ses maisons;
 Vins et mets, tout abonde à nos tables splendides;
 Nos festins sont remplis et nos âmes sont vides:
 Tout voile à nos regards la fange où nous marchons.

Oui! le faste fait seul le charme de nos fêtes;
 Oui! l'or et les rubis parent toutes les têtes;
 Les fleurs, les tendres fleurs, surchargent tous les fronts;
 Du printemps de retour ces riantes parures,
 Hélas! vont se poser sur toutes les figures,
 Et livrer leur fraîcheur à d'indignes affronts!

O bizarre union d'aconits et de roses!
Déplorable chaos des hommes et des choses!
Gouffre où va s'accoupler le bien avec le mal!! -
Grand Dieu, dans tant de corps n'est-il donc pas une âme,
Une noble pensée où rayonne ta flamme,
Un bras pour refouler ce torrent général?

Ne savez-vous donc pas, vains peuples en démente,
Que la vertu finit où ce luxe commence?
Qu'il n'est qu'un seul trésor à l'abri des revers?
C'est un cœur grand et pur, ennemi du mensonge,
Qui fuit le tourbillon où la foule se plonge,
Et, comme l'aigle aux cieux, plane sur l'univers.

Ne savez-vous donc pas, pauvres enfans des hommes,
Que tout marche au malheur dans le siècle où nous sommes,
Que vos barques s'en vont sans boussole et sans but,
Que sur cet océan sans fond et sans rivages,
Tout couvert des débris de vos nombreux naufrages,
Lorsque la foudre gronde il n'est point de salut?

Ne savez-vous donc pas, ignorans architectes,
Moins prudents à bâtir que les plus vils insectes,
Qu'un édifice est mal assis sans fondement;
Qu'élevé par vos mains, ce haut échaffaudage,
Effrayant, immoral, est un sinistre ouvrage
Qui vous écrasera de son écroulement?.....

Non! vous ne savez rien! Perdus dans votre ivresse,
Vous ne comprenez plus la voix de la sagesse.
Le poète vous crie: 'Arrêtez votre essor!
Malheur à vous! malheur à la race future!
Et, payant ses avis d'une moqueuse injure,
Vous encensez l'idole et lui portez de l'or!

O médiocrité, laisse le luxe aux riches;
Laisse à leur fier orgueil tous ces clinquants postiches,
Ces désirs effrénés de briller au grand jour.
Tôt ou tard les excès nous conduisent au crime:
Quand le luxe est un Dieu, son temple est un abîme,
Où le peuple égaré s'enfonce sans retour.

O médiocrité, félicité suprême,
Doux état, qui permets de jouir de soi-même,
A tes charmes divins ramène les mortels;
Retire-les du gouffre où leur fatal délire,
Contre des pleurs amers échange leur rire:
Les vains plaisirs sont courts; les remords, éternels!

A une Mère.

L'orage bien souvent épargne, en sa fureur,
Le squelette d'un arbre, une tour chancelante,
Et renverse, en passant, la printanière fleur
Qui, parfumant les airs, sur sa tige brillante,
 Charmait les pas du voyageur.

Ainsi l'affreuse mort, d'un doigt que rien ne lasse,
De ton aimable enfant ferma les yeux au jour.
Comme un songe, au réveil, nous poursuit et nous glace,
Dans ton coeur maternel où règne tant d'amour,
 Son absence imprime sa trace.

Sèche tes pleurs, ô mère! apaise tes soupirs,
Non, ton enfant n'est point dans le nuit de la tombe
Des cieux, tel qu'en leur vol, on nous peint les zéphyr,
Un ange descendit vers la jeune colombe,
Sur un nuage de saphirs.

En silence, penché près du lit funéraire,
D'un souffle il endormit Julia sans douleurs;
Et, la berçant au bruit de son aile légère,
La porta mollement, par un chemin de fleurs,
Jusqu'aux sources de la lumière.

Loin, bien loin des sentiers arrosés de nos pleurs,
Il réveilla ta fille au festin des archanges.
Là-bas, plus de soucis! Là-bas, plus de malheurs!
Cesse ta, plainte, ô mère! et chante les louanges
Du Dieu qui console les cœurs

C'est la religion, sublime et tendre amie,
Qui te montre les lieux où sourit ton espoir.
Un jour tu partiras pour cette autre patrie:
Courage! qu'est-ce, au prix de l'éternel revoir,
Que le néant de cette vie?

Encore un Jour.

Rêves de mes jeunes années,
Rêves, dont s'enivrait mon coeur,
Rêves d'heures si fortunées,
Encore un jour! un jour d'erreur!

Mon âme dans mon sein vacille;
M'avez-vous quitté sans retour?
Il vous est donc bien difficile
De me tromper encore un jour!

Encore un jour! et, comme une ombre
Fuit et s'efface dans nos champs,
Sur un sentier, parfois si sombre,
J'aurai passé quelques instans.

Encore un jour!.... je sens ma vie
S'éteindre comme un son lointain....
Vain espoir! la feuille flétrie
Ne compte plus de lendemain.

De sa tige, hélas! détachée,
Insensible aux pleurs du matin,
Elle meurt pâle et desséchée,
Comme un coeur tué de chagrin.

Et quand le vent du nord la roule
Sur le sol où tremblent nos pas,
Aux bords du torrent qui s'écoule,
Son souffle ne l'arrête pas!

Cessez, cessez, plaintes amères;
Douleurs, dormez! dormez, échos!
J'emporte avec moi mes chimères,
Dans le silence des tombeaux!

Pauvre ramier, lorsque je tombe
De l'arbre où je venais gémir;
Est-il une seule colombe
Qui fasse entendre un seul soupir?

La Fille infanticide.

L'airain a retenti! c'est la cloche fatale!
Déjà je crois entendre une voix sépulchrale
Qui me vient avertir de marcher à la mort.
O mon Dieu! j'obéis; j'ai mérité mon sort.

Toi, que je vais quitter, monde ingrat et perfide,
Tu versas dans mon sein ton poison homicide;
Tu me cachas l'abîme entr'ouvert sous mes pas;
J'y suis tombée! adieu! c'est l'heure du trépas!
Des plaisirs de la vie, ô souvenir funeste!
O regrets! un cercueil, voilà ce qui me reste.
Douce illusions, qui séduisez les coeurs,
Adieu, j'ai payé cher vos trompeuses faveurs,

Et le souffle du crime, étouffant ma tendresse,
A flétri pour jamais ma coupable jeunesse.
L'amour m'avait promis le destin le plus beau:
L'aurore de ma vie éclaire mon tombeau!
De myrtes et de fleurs la tête couronnée,
A jouir d'heureux jours je semblais destinée;
De la tendre innocence aimables ornemens,
Les roses et les lis paraient mes vêtemens.
Hélas! le crêpe noir couvre ma chevelure,
Et la robe do deuil remplace ma parure!
Vous, qui de la vertu suivez l'austère loi,
Apprenez mes erreurs et frémissez d'effroi.
Ne me refusez pas des larmes indulgentes;
Pleurez, pleurez mon sort, ô vierges innocentes;
Louise est bien coupable!.... Un lâche séducteur,
D'une âme trop sensible a causé le malheur:
Louise a tout perdu, plaisirs, honneur, tendresse!....
Alexis, j'écoutai ta perfide promesse;
Tu fis naître l'amour en mon coeur combattu,
Et, dans tes bras vainqueurs, j'oubliai la vertu.
Ah! peut-être, au moment où je marche au supplice,
Près d'une autre, employant la ruse et l'artifice,
Tu jures à ses pieds un éternel amour;
Peut-être, quand mes yeux vont se fermer au jour,
Quand mon sang va couler sur la pierre fumante,
Tu reçois les baisers de ta nouvelle amante!
Après tant de forfaits, redoute mon trépas.
Que mon ombre te suive et s'attache à tes pas;

Que la glas de la mort, que les cloches funèbres,
 Retentissent pour toi dans l'horreur des ténèbres!
 Et lorsque la beauté qui croit à tes sermens,
 Se livrera sans crainte à tes embrassemens,
 Qu'un serpent de l'enfer dont tu seras la proie,
 Au milieu des plaisirs empoisonne ta joie!
 Auteur de tous mes maux, as-tu plaint mes douleurs?
 Eh quoi! ni cet enfant, ni ton épouse en pleurs,
 Rien n'a pu te toucher! Homme ingrat et barbare!
 Quel infâme destin ton amour me prépare!
 Mourir sur l'échafaud!..... Tu me fuis sans pitié,
 Lorsque, pour toi, Louise a tout sacrifié!

Ecoute!.... il reposait sur le sein de sa mère;
 Ses regards caressans consolait ma misère;
 Mais tandis que ses traits respiraient le bonheur,
 L'amour, le désespoir, se disputaient mon coeur.
 Son innocente voix me demandait son père;
 Et moi, triste, livrée à ma douleur amère,
 De cet infortuné dévoilant l'avenir,
 En détournant les yeux j'étouffais un soupir!

'Malheureux orphelin, disais-je, on t'abandonne!
 Un jour, si le mépris, la honte t'environne,
 Si ton nom est couvert d'un cruel déshonneur,
 Tu maudiras ta mère et son vil séducteur!.....
 Ta mère! quels tourmens s'élèvent dans mon âme!
 Le monde me rejette et l'enfer me réclame.

Oui, les voilà ces traits que je devrais haïr!.....
 Il m'appelle; il sourit..... douloureux souvenir!
 Seule, dans le silence, interdite, éperdue,
 Je n'ose contempler cet aspect qui me tue.....
 Odieux Alexis, je ne dois plus te voir!.....
 Ah! mon coeur, autrefois, bercé d'un doux espoir,
 De tes embrassemens goûtait en paix les charmes,
 Maintenant, égaré, noyé d'amères larmes,
 Pour prix de ses sermens, pour prix de tant d'amour,
 L'implacable remords le ronge sans retour!'

Ici, le désespoir m'a montré ta victime;
 J'ai frappé mon enfant.... j'ai consommé ton crime!
 Alexis! je me meurs!..... Ne crois pas m'échapper;
 Dans une horrible nuit je veux t'envelopper;
 Spectre pâle et hideux, ta malheureuse amante
 T'offrira de ton fils la blessure sanglante,
 Et le jour de ta mort, vengeur d'un crime affreux,
 Ton fils, armé d'un fer, t'interdira les cieux!.....

Là, baigné dans son sang répandu par sa mère,
 Il était à mes pieds; sa mourante paupière
 S'ouvrait par intervalle et se tournait vers moi.
 Mes yeux le regardaient avec un morne effroi;
 Toute ma vie, hélas! fuyait avec la sienne!.....

Mais qu'entends-je? grand Dieu, que ta main me soutienne!
 C'est la voix des bourreaux! on m'entraîne à la mort.

Eh bien! qu'attendez-vous? J'y cours avec transport.
La mort, oui, la mort seule est mon dernier refuge,
Et mon coupable coeur approche de son juge.

O toi, qui me plongeas dans ce gouffre d'erreurs,
Infidèle Alexis, au moment où je meurs,
Je te pardonne!.... Et vous, mes compagnes chéries,
Plaignez-moi; de l'amour craignez les perfidies!

Juste ciel! l'échafaud!... je t'implore, ô mon Dieu!
Alexis! c'en est fait.... la mort m'appelle! adieu!....

Dans les yeux du bourreau ne vois-je pas des larmes?
La pâleur sur son front! Va, ces funestes charmes
Ont fait tout mon malheur; ils m'ont conduite ici!...
Bourreau, point de pitié..... Ne tremble pas ainsi!....
Attache le bandeau; ne tremble pas, te dis-je:
Ne brisas-tu jamais une fleur sur sa tige?....

L'enfant rendu à sa Mère.**Historique.**

Couvert de fleurs, couché sous un drap funéraire,
Repose un jeune enfant comme un ange endormi:
Le coeur brisé, sa triste et malheureuse mère
Suit le sombre convoi d'un pas mal affermi.

Hier encore, avec ivresse,
Bénissant son heureux destin,
Elle prodiguait sa tendresse
A ce gage d'un doux hymen.

Hélas! hier encor, cette fleur printanière
Brillait de coloris, de grâce, de beauté;
Et la mort, tout à coup, d'un souffle délétère,
Fana ce lis si frais et si plein de santé!

La fosse, que la bêche creuse,
 Va cacher ces tendres débris:
 A cette scène douloureuse,
 La mère veut revoir son fils.

‘Ouvrez, dit-elle, ouvrez cette fatale bière!
 Que je le presse encor sur mon sein éperdu!....
 Encore un seul regard, un seul baiser de mère,
 Avant que cet enfant, mon Dieu, te soit rendu!’

Le cercueil est ouvert.... ô miracle! est-ce un rêve
 Qui s'en vient fasciner tous les yeux à la fois?
 L'enfant, couvert de fleurs, et sourit et se lève,
 Effeillant une rose entre ses petits doigts.

‘Maman, dit-il, je me réveille.
 Oh! prends moi dans tes bras! j'ai dormi si long-temps!’
 Mère! quel mot magique a frappé ton oreille?
 Quel spectacle enchaîne tes sens?....

C'est son enfant qui parle! Atteinte au fond de l'âme,
 Elle jette un long cri; puis, doutant si son oeil
 A bien vu le trésor que sa douleur réclame,
 S'élançant, étend les bras, et l'arrache au cercueil!

C'est son enfant! il vit! Dans l'excès de sa joie,
 Elle tient sur son coeur cet objet adoré,
 Et la muette ivresse où son amour se noie,
 Ranime son front altéré.

Elle tombe à genoux: par un torrent de larmes,
Ses sanglots rendent grâce à l'Arbitre éternel.
Et tous pleuraient comme elle! et tous goûtaient les eh armes
De son délire maternel!

Pourquoi te plaindre? A mon ami

Ne vois-ta pas la jeune Aurore
Remplir l'orient de clarté,
Et, par un nouveau jour encore,
Rendre à la terre sa beauté?

Ne vois-tu pas, cédant sa place
A l'astre éclatant qui la suit,
La blanche lune qui s'efface
Avec les voiles de la nuit?

Ne vois-tu pas, ô créature,
Onduler les flots des moissons,
Et partout la riche nature
Se plaire à prodiguer ses dons?

Ne vois-tu pas, joyeux et leste,
Voltiger cet essaim d'oiseaux?
Leur voix, comme une hymne céleste,
Redit leur bonheur aux échos.

Et toi, tu gémis sans courage,
Sans espérance de secours!
Et, comme un front courbé par l'âge,
Tu traînes sombrement tes jours!

A quoi te servent ces alarmes?
Souvent la plainte offense Dieu.
Nos besoins valent-ils nos larmes?
Sur cette terre il faut si peu!

Est-ce toi qui, chassant les ombres
Dont le ciel s'enveloppe encor,
Dissipes les nuits les plus sombres,
Dans des torrens de pourpre et d'or?

Qui dota le globe où nous sommes?
Qui nous verse tant de présens?
Reconnais-tu la main des hommes,
Dans ces milleirs de fleurs des champs?

Eh bien! - L'auteur de toute chose,
En qui tout espoir est fondé,
Protège le chêne et la rose,
Et ce qu'il garde est bien gardé.

Les oiseaux des bois et des plaines,
A son amour sont confiés:
Ils ne récoltent point de graines;
Nuls pourtant ne sont oubliés!

La tendre fleur, pour être belle,
N'a point fait tourner le fuseau,
Et pourtant nulle main mortelle
Ne fit jamais rien de si beau!

Et tu penses que le Grand-Être,
Qui fait briller ces fleurs au jour,
Ces fleurs qu'on, va, demain peut-être,
Jeter comme la paille au four,

Oublîrait sa vivante image!
Lui, ton Dieu, qui t'a dit: 'Mon fils,
Elève vers moi ton langage,
Et tes désirs seront remplis!'

Non! celui qui te sert de guide,
Par qui tes cheveux sont comptés,
Te couvrira de son égide,
En combattant à tes côtés.....

Ainsi, quand le soleil se lève,
En colorant l'ombre des nuits,
Quand, riches de vie et de sève,
Les champs se couronnent de fruits;

Que, dans l'éther que tu respires,
L'oiseau chante, libre de soins;
Quand des fleurs tu vois les sourires;
Rassure-toi sur tes besoins.

Ecarte, ô mortel! ce nuage
Qui pèse sur ton sombre coeur;
Sois sans effroi; reprends courage:
N'attends que d'en haut ton bonheur.

Ces biens, où l'homme, hélas! se fonde,
Ces biens, qui font tant de jaloux,
Sont peu de chose dans ce monde:
Vis en paix: Dieu soigne pour tous!

A un saule pleureur.

Quel coeur, sans être ému, pourrait, sous ton ombrage,
Voir tes mouvans rameaux doucement s'assouplir,
Sur ce tertre de mort qu'entoure ton feuillage,
Pour mieux conserver un soupir!

Qui dort dans ce tombeau que protège ton ombre?
Est-ce un père, une mère? est-ce un enfant chéri,
Qu'avant le temps la mort mit sous ton dôme sombre,
Comme une fleur sous un abri?

C'est toi, ma Delphina!... sous ce marbre repose
Un bel ange, à l'hymen destiné par l'amour!
De ta tige arrachée, ô jeune et tendre rose,
Pour aimer n'est-il donc qu'un jour?

Dors en paix! dors en paix! car celui qui te pleure
A sa part de chagrins sur ce globe orageux,
Et s'il vient quelquefois visiter ta demeure,
Ce sont là ses momens heureux.

Arbre, que chaque nuit je revois dans un rêve,
Oh! qu'il doit être doux, ici, bien loin du bruit,
De dormir, aux rayons du soleil qui se lève,
Sous ton feuillage qui bruit!

Quand le jour à mes yeux voilera la lumière,
Quand sur moi de la mort descendra le sommeil,
Que je voudrais ici, déposant ma poussière,
Attendre l'éternel réveil!

Arbre des malheureux, sous ta paisible voûte,
Tu me verras encore, en silence, venir:
L'âme, des lieux chéris reprend souvent la route,
Lorsqu'elle y laisse un souvenir!

Au toit de mon Père.

Quand, d'une aile mal assurée,
Le jeune oiseau prend son essor,
Craintif, vers la voûte azurée,
Il ne s'élève point encor:

Tantôt, essayant son ramage,
Il s'abat aux bords d'un ruisseau,
Tantôt, repose sous l'ombrage
Ou d'un tilleul ou d'un ormeau.

Le duvet, qui le vit éclore,
Est abandonné sans retour,
Et le berceau de son aurore
N'appellera plus son amour.

Mais l'homme qui, dans sa jeunesse,
A quitté le sol paternel,
Regrette et désire sans cesse
Et son toit et son premier ciel.

Courbé sous le fardeau de l'âge,
Sur le seuil de l'éternité,
Qu'il possède un brillant partage,
Ou pleure dans l'adversité,

Le lieu que son âme préfère,
Qui fixe son coeur et ses vœux,
C'est l'asile où sa tendre mère
Le porta dans ses flancs heureux;

L'asile où jadis sa paupière
Essaya la clarté des cieux;
Où, d'un âge trop éphémère,
Il connut les folâtres jeux!

Dans l'exil, ou dans sa patrie,
Sur un trône, ou chargé de fers,
Voilà sa demeure chérie,
Pour lui voilà tout l'univers.

C'est en vain que la mort cruelle
Frappa les auteurs de ses jours:
Leur mémoire y vit éternelle;
Leurs traits y respirent toujours.

C'est ici l'enceinte sacrée
Où, dans le sentier de l'honneur,
D'un père la voix révéérée
Guidait ses pas, formait son coeur.

Il conserve, sa vie entière,
Ce souvenir délicieux,
Et, sous cet abri solitaire,
Il vit, il meurt au milieu d'eux!

Ah! lorsque, l'âme recueillie,
Je m'approche de ce séjour,
Où je vis la mort ennemie
Ravir un père à mon amour;

J'appelle encore, avec tendresse,
L'objet de mes pleurs superflus;
L'écho répond à ma tristesse,
Mais mon oeil ne le trouve plus!

Que j'aime à répandre une larme
Sur son vénérable fauteuil!
Entouré d'un lugubre charme,
Tout semble partager mon deuil:

Dans un immobile silence,
Je soupire, lève les yeux,
Et mon coeur, qui vers lui s'élance,
Croit le contempler dans les cieux!

Toit paternel, douce demeure,
Séjour si plein de souvenirs,
Où s'écoula ma première heure!
Source de mes premiers plaisirs!

Ah! sous ton ombre hospitalière,
Tranquille, et content du passé,
Puissé-je finir ma carrière
Où mon bonheur a commencé!....

Deux langages.

Deux langages, divins, de la voûte infinie,
Sont descendus pour nous sur ce globe mortel;
Car la tendre amitié, c'est la prose du ciel,
Comme l'ardent amour en est la poésie.

La clef du Tombeau.

Dans sa sombre douleur profondément plongée,
La chevelure épars, en vêtemens de deuil,
Avec de longs soupirs, une mère affligée,
De son unique enfant fixait le froid cercueil.

‘Cher enfant, disait-elle! ange si plein de charmes,
Et si tôt, en mourant, sevré de mon amour!
Si tôt, malgré mes soins, mes veilles et mes larmes,
Aux baisers de sa mère enlevé sans retour!

Je garde cette clef qui referma ta tombe;
Rien ne peut me l’ôter! jusqu’à ce que mon coeur,
Sous le doigt de la mort et se glace et succombe,
Nul ne viendra troubler ce séjour de douleur....’

Puis, comme tout à coup arrachée à la terre,
Dans une voix d'enfant, en sons mélodieux,
Elle entendit ces mots qu'à son amour de mère
Apportait doucement l'écho divin des cieux:

‘Quitte ce deuil, ma mère! et calme ta tendresse;
Détache de ce lieu tes regrets et tes pas,
Laisse-là cette clef si chère à ta tristesse:
Lève les yeux en haut; je ne suis plus en bas!’

Silence, vains regrets!
(Écrit près d'une tombe.)

O monde! que veux-tu d'une âme désolée,
Qui des pleurs d'ici bas a sondé la vallée?

J'ai parcouru tes flots, Océan orageux!
Et les coups de la foudre ont déssillé mes yeux.
Je suis un matelot, dont l'esquif fit naufrage,
Retrouvé seul parmi les débris du rivage.
Tout est fini pour moi: l'orage a renversé
Mes rêves du présent, mes trésors du passé!

O monde! qu'attends-tu d'une pauvre victime,
Qui des maux d'ici bas a mesuré l'abîme?

Par ma fatale étoile à souffrir destiné,
 J'ai bu jusqu'à la lie au vase empoisonné:
 J'ai pleurée sure l'amour, j'ai gémi sur la haine;
 Et lorsque, pour tromper mes heures et ma peine,
 Une main devant moi semblait jeter des fleurs,
 Un souffle amer passait sur leurs frêles couleurs.

O monde, garde-toi d'inviter à ta source
 Le pèlerin tout près de terminer sa course!

Quand l'homme use sa vie en regrets superflus,
 A ses jours fatigués qu'importe un jour de plus?
 La tempête a grondé sur mon front solitaire,
 Et je n'ai point joui des bonheurs de la terre!
 Haletant dans la nuit, sur mon sombre chemin,
 Je n'ai vu se lever pour moi nul jour serein.

O monde, n'attends rien d'un malheureux qui pleure,
 Et qui presse d'un pied sa dernière demeure!

Je n'avais qu'un ami qui, quelquefois le soir,
 Venait, à mon foyer, auprès de moi s'asseoir.
 Nous vivions loin du bruit d'un théâtre où tout passe,
 Comme un son qui, dans l'air, meurt sans laisser de trace.
 Mais à peine sur nous quelques soleils ont lui,
 Que, dans une autre sphère il me rappelle à lui!

O monde, prends pitié de mon âme qui souffre:
 Ma planche de salut se rompit sur ton gouffre!

Qu'il m'aurait été doux, pour charmer ma douleur,
De garder cet ami, cet écho de mon coeur!
Mais il ne devait pas, sur ce globe éphémère,
Recueillir mes chagrins et fermer ma paupière.
Dieu ne l'a pas voulu!..... Silence, vains regrets!
Un voile impénétrable enferme ses décrets.

O monde! je n'ai plus ni matin, ni soirée:
Qui pourra consoler mon amitié sevrée?

Puisqu'il faut ici bas marcher sans murmurer,
Qu'il soit du moins permis à mes yeux de pleurer!
Il est des noeuds secrets, tissus de sympathie,
Qui pour deux coeurs unis n'ont créé qu'une vie!.....
Mais silence, ô mon âme! ô regrets, taisez-vous!
L'Eternel l'a voulu: silence! courbons-nous!

O monde, sur les bords du torrent qui m'entraîne,
Laisse-moi m'endormir et déposer ma chaîne!

Un Convoi.

Voyez-vous ce cercueil qui lentement s'avance
Vers l'asile muet de l'éternel repos?
Une femme, un enfant, le suivent en silence;
Ils pleurent! écoutez leurs lugubres sanglots!

Celui qui dort en paix dans ce tombeau modeste,
Ne porta point de sceptre; et lorsque le trépas
Ouvrit à ses vertus la demeure céleste,
D'hypocrites flatteurs ne l'entourèrent pas.

Sur la pourpre, où s'éteint une gloire éphémère,
On n'a point aux regards étalé ses débris;
Mais la couche sans faste où finit sa carrière,
Fut couverte des pleurs d'une épouse et d'un fils!

Le pompeux appareil des vanités du monde,
N'a point enorgueilli son cortège de deuil;
Mais le pauvre, exhalant sa tristesse profonde,
Par de touchans regrets honore son cercueil.

Entendez-vous ces chants, cet hymne, funéraire?
L'écho redit au loin ces accens de douleurs,
Et sur le froid linceul qui recouvre sa bière,
La main de l'innocence a répandu des fleurs.

Du marbre de Paros l'imposante surface
Ne dira point son nom aux siècles à venir;
Mais dans l'enclos funèbre il remplit l'humble place,
Où viendra quelquefois pleurer le souvenir!

Comme il fut sans orgueil, les pages de l'histoire
Ne nous parleront pas du bruit de ses hauts faits;
Mais ses nombreux amis garderont sa mémoire,
Et la postérité publiera ses bienfaits.

Pour lui vient de briller une nouvelle sphère;
Triomphant de la mort, au séjour des élus,
Il s'élève, entouré de torrens de lumière,
Et les anges en chœur ont chanté ses vertus!

Pensée d'Automne.

De nos champs la tardive automne
N'a point éloigné les beaux jours,
Et l'ombrage de sa couronne
Favorise encor les amours;

Le rossignol se fait entendre;
L'écho répète ses adieux;
Sa voix mélodieuse et tendre
Ravit encor l'amant heureux;

Ce n'est plus ce brillant langage,
Ces sons divins, ces airs touchants;
Mais sous ce reste de feuillage,
Que j'aime encor ses derniers chants!

O! n'attriste pas la nature,
Sombre Hiver! ralentis tes pas!
Assez tôt l'aimable verdure
Va mourir sous d'épais frimas.

Déjà la frêle fleur succombe;
Zéphyr la quitte pour toujours.
La feuille, qui voltige et tombe,
Semble nous dire: Adieu, beaux jours!

Adieu donc, suaves soirées,
Qui de Dieu rapprochiez mon coeur;
C'est sous vos ailes diaprées,
Que j'ai trouvé paix et bonheur.

Adieu donc, asile champêtre;
Adieu, plantes, bosquets fleuris:
Encore quelques jours peut-être,
Mes pas fouleront vos débris.

Ainsi tout finit et tout passe,
Gloire, plaisirs, grandeurs, amours!
Profitons des momens de grâce:
Sur cette terre ils sont si courts!

La voix du Passé.**A M^r. Alphonse de Lamartine.**

Telle que l'ouragan qui siffle sur le faite
Des pins courbés par l'aquilon;
Telle que le fracas du char de la tempête
Qui, des rocs escarpés, bondit dans le vallon;
Ainsi, majestueuse, et s'élève et s'élance
Cette ondulante voix, cette voix du Passé,
Qui, prophétesse de vengeance,
Gronde et vient avertir le Présent insensé.

Quelle es-tu? Que veux-tu, voix, aux accens funèbres?
 Que nous fait ce qui fut un jour?
 Un fantôme qui perce à travers les ténèbres?
 Un rayon des soleils éclipsés sans retour?.....
 Serais-tu quelque esprit de la voûte azurée,
 Qui, pour nous châtier, veut, en traits éclatans,
 Instruire notre âme égarée,
 Et rouvrir, à nos yeux, les annales des temps?

Tutélaire génie! oui, ta main énergique,
 Du Passé tenant le miroir,
 Nous fait lire, du bout de ta verge magique,
 Dans un accord frappant, les leçons du devoir.
 Des siècles décédés, tu viens, guide sublime,
 Pour détourner nos pas du sentier des erreurs,
 Et, nous montrant de près l'abîme,
 Convertir les humains en consolant leurs pleurs.

Où sont-ils maintenant ces vains peuples qu'entraîne,
 Que perd le premier tourbillon?
 Qu'ont produit leurs efforts? où donc est cette chaîne
 Qui les liait entre eux de coeur, d'opinion?
 Et ce drapeau de paix, déroulé sur le monde?
 Et ce temple, où régnait la sainte liberté?
 Et cette sagesse profonde,
 La base des vertus, des arts, de l'équité?

Spectacle du Présent, sombre et funeste image,
 Tu trompas nos yeux fascinés!
 Nous ne découvrons plus, dans cet épais nuage,
 Que les tristes écarts des peuples effrénés.
 Comme, sous ses verroux, l'avare solitaire,
 N'éprouve, ne connaît que la soif d'un trésor,
 Chaque peuple, clôt sa frontière,
 Et ne l'ose franchir que pour ravir de l'or!

Le gain seul aujourd'hui pèse dans la balance!
 L'infamie, au front sans pudeur,
 Qui, dans de vils plaisirs, affiche l'insolence,
 Un noir esprit de trouble, un luxe corrupteur,
 Un constant sacrifice au Moloch des richesses,
 Le mépris du travail, de la fidélité,
 Voilà, dans ses lâches bassesses,
 Voilà les Dieux qu'adore un siècle déhonté!

Envain l'égarement le couronne et l'encense;
 Il est froid comme le tombeau!
 Sur son front impudent, qui singe l'innocence,
 Le sillon du désordre est gravé comme un sceau!
 Eh quoi donc! la vertu ne serait qu'un mensonge?
 Le flambeau de la foi qu'une vaine lueur?
 Un meilleur avenir qu'un songe?
 Et, comme le Passé, le Présent qu'un trompeur?....

Serait-il vrai, grand Dieu?... Mais, dans ta main divine,
Tel qu'un éclair, ton sceptre luit;
Les monts fument; la terre a tremblé; tout s'incline!
Tu fais signe: le mal cesse; l'opprobre fuit.
Oui, le monde respire! un nouveau jour l'éclaire!
Et, plein d'espoir, le siècle, aux clartés d'un rayon
Tombé de l'éternelle sphère,
Rajeuni, marche au sein de la Création!

Envoi.

Cette voix du passé qui pour moi se réveille,
Cette voix aux divins accens,
C'est ton sublime luth qui frappe mon oreille,
C'est ton souffle de feu qui pénètre mes sens.
Oui! quand j'ai lu, relu, ta belle poésie,
De tes nobles leçons j'admire la grandeur,
Et, comme une pure ambrosie,
Je goûte les parfums dont tu remplis mon coeur!

La Fleur cueillie.

Tendre fleur, brillante naguère,
Où donc est ton éclat si doux?
Mourante, à l'écart, sur la terre,
Quel vent te brisa sous ses coups?
Ah! la beauté ne dure guère;
Chère Lise, le voyez-vous?

Pauvre fleur! sur ta tige encore,
Hier il ne te manquait rien;
Aux premiers rayons de l'aurore,
Nul émail n'effaçait le tien;
Et te voilà, pâle, inodore!....
Chère Lise, observez-le bien.

Pauvre fleur! jouet de l'orage,
Hier ton calice embelli
Parfumait l'ombre du bocage;
Tu meurs! et ton bouton flétri
N'afflige pas Zéphyr volage!
O chère Lise, pensez-y.

Pauvre fleur! foulée, avilie,
Que ton coloris était frais!
L'oisive main, qui t'a cueillie,
A fané tes jeunes attraits:
Une fleur est si-tôt flétrie!
Lise, ne l'oubliez jamais.

Tout doit mourir!

En vains projets, en soin frivole,
Pourquoi consumer nos beaux jours?
O mortels! l'heure qui s'envole,
Hélas! s'envole pour toujours!
Le temps emporte, sur son aile,
Et nos printemps et nos amours:
C'est quand le bonheur nous appelle
Que les instans sont les plus courts.

Une invisible enchanteresse
Nous dit alors: Il faut jouir!
Il faut jouir dans la jeunesse:
Un peu plus tard, tout doit mourir,

Voyez la riante nature
Se parer de riches couleurs;
Ecoutez ce vivant murmure
Dans les bosquets et sous les fleurs;
Respirez ces parfums de vie
Qui nagent dans les airs joyeux,
Et versent, à flots d'ambrosie,
Dans l'âme le nectar des cieux!

Entendez-vous l'enchanteresse
Chanter partout: Il faut jouir!
Il faut jouir avec ivresse:
Un peu plus tard, tout doit mourir.

Passagers sur la mer du monde,
Loin des écueils et des récifs,
Si quelque île sourit sur l'onde,
Guidons vers-elle nos esquifs.
L'orage dort; la voile ondoie
Sous le zéphyr qui la conduit:
Aujourd'hui, le calme et la joie;
Demain, la tempête et la nuit!

Suivez, suivez l'enchanteresse,
Qui vous répète: Il faut jouir!
Il faut jouir, car le temps presse:
Un peu plus tard, tout doit mourir!

La poésie.

Je croyais que la Poésie
Était un langage des cieux,
Qui berce notre âme ravie
De ses rêves ingénieux.

Mais en voyant ton doux sourire,
Tes traits charmans et gracieux,
Et, plus digne encor de la lyre,
L'éclair qui brille dans tes yeux;

Mais au son de ta voix céleste
Que nul chant ne peut égaler,
Et dont l'impression nous reste
Lorsque tu cesses de parler;

A ce charme qui nous appelle,
Comme l'oeil au rayon du jour;
A ta démarche qui révèle
Un être du divin séjour;

Je me suis dit: la Poésie,
C'est cet accord harmonieux,
C'est la grâce à l'esprit unie,
Oh! c'est toi la fille des cieux!

Joie et Chagrin.

Quand le coeur est tout innocence,
En tremblant le premier amour,
Se glisse dans notre existence,
Semblable à la fille du jour.

Comme la jeune avant-courrière,
Des rayons incertains et doux,
Avertissent, avec mystère,
Le monde qui s'éveille en nous,

Que bientôt un orbe de flamme
Va s'élever étincelant,
Et, des passions de notre âme,
Allumer le foyer brûlant.

Adieu repos! alors commence
Joie et chagrin, si chers tous deux:
La joie est pleine d'espérance,
Et le chagrin, délicieux!

A un Vallon.

Je te revois, lieu plein de charmes,
Vallon fleuri, je te revois!
Le plaisir fait couler mes larmes,
Mes larmes remplacent ma voix.

Salut, forêt, verte prairie;
Salut, fontaine aux doux échos!
Depuis long-temps, rive chérie,
Je soupirais après tes flots.

Au sein de nos salons superbes,
Où l'art prodiguait tous ses dons,
Où vingt lustres pendaient en gerbes,
Soleil, j'ai cherché tes rayons!

Non, non, la voix la plus parfaite,
N'eut jamais rien d'aussi flatteur
Que tes chants, joyeuse alouette,
Lorsqu'ils montent vers le Seigneur!

Vous-mêmes, dont l'âme si pure
Enfanta de sublimes airs,
Haydn! Mozart! que la nature
Est au-dessus de vos concerts!

Tout l'éclat que le luxe apprête,
Tous nos orgueilleux ornemens,
Ne valent pas, ô violette,
Ta simple parure des champs!

Sous les lambris dorés des villes,
Le coeur est moins riche que toi:
Ah! nos jours s'envolent stériles,
Quand le monde en règle l'emploi!

La science, qui nous éclaire
Sur d'éternelles vérités,
N'élève jamais de la terre
L'homme qui vit dans les cités.

Aux champs, on est libre; on oublie
D'un rempart la sombre épaisseur;
C'est aux champs que l'âme attendrie
Se rapproche du Créateur!

Ici, je vis; là, je me traîne;
Toujours des vœux, point de bonheur.
Ici, l'amour; là bas, la haine:
C'est aux champs que l'homme est meilleur!

Dans les villes, on sent l'étreinte
De ces fers, au poids douloureux;
Aux champs, point de triste contrainte:
Tout est d'accord avec les cieux!

Dans les villes et leur poussière,
Le néant dévore nos vœux;
Aux champs, la divine lumière
Déssille doucement nos yeux.

Salut, ô ciel pur, ô belle onde;
Salut, vous tous, arbres et fleurs!
Ici, loin du fracas du monde,
Dieu m'a comblé de ses faveurs.

Où donc te fuir?

Tu m'as trompé, perfide solitude,
En me parlant de joie et de bonheur!
Tu m'as trompé..... La vague inquiétude
Ne suit partout, est partout dans mon coeur!

Où donc te fuir, sombre mélancolie?
Te voilà donc, avec ton réseau noir,
Nonchalamment, d'une main endormie,
Le déployant sur les coeurs sans espoir!

Où donc te fuir?..... Dans toutes mes demeures,
Empoisonnant tout ce que j'ai rêvé,
Tu me poursuis, et je traîne mes heures,
Comme un forçat sur son chaînon rivé.

Par le travail si je veux me distraire,
Je crois d'abord dissiper ma douleur;
Ma plume tombe, et la tristesse amère
Est déjà là sous les traits du malheur.

Fuyons la ville, où tant d'ennui me pèse:
Les bois, les champs, vont m'offrir leurs attraits.
Mais quoi! déjà, quel importun malaise,
Livre mon âme à de nouveaux regrets!

De l'amitié que me feraient les charmes?
Je suis de glace à son tendre abandon,
Et n'ose à peine, à travers mes alarmes,
Laisser errer sur mes lèvres un nom!

Aux fronts joyeux j'oppose un front sévère;
Seul et sans but je m'égare à pas lents;
Et si des pleurs humectent ma paupière,
C'est sur mon sein qu'ils retombent brûlants.

Non, plus d'espoir, plus de douce chimère!
Tout est fini..... plus de rêve trompeur!
De ces instans d'une joie éphémère,
Que reste-t-il?.... Le veuvage du coeur

A un jeune Marin.

Tu vas quitter, mon fils, le toit de tes parens,
Cet asile de paix où coulaient tes journées;
Le monde, qui t'arrache à nos embrassemens,
T'invite à d'autres destinées.

Tu vas courir les flots! cette tâche, ô mon fils,
Semble bien périlleuse à l'amour de ta mère;
Mais puisque tu peux être utile à ton pays,
Ton choix obtient l'aveu d'un père.

Sans crainte, je te vois hâter l'heure d'adieu:
Sur l'abîme écumant que la guerre t'appelle,
Ou que la paix te laisse au rivage, ton Dieu
Te couvre partout de son aile.

Les écueils, l'ouragan, et la fureur des flots,
 Nul danger dans mon sein ne porta l'épouvante:
 Pour qui fait son devoir, souviens-tor de ces mots,
 Il n'est point de tâche pesante.

Si ta mère forma ton coeur aux premiers jours,
 Si sa main des vertus te découvrit la route,
 De ses prudens conseils, de ses sages discours,
 Tu sauras profiter sans doute.

Je n'ajouterai rien à ses tendres avis:
 Fais le bien, fuis le mal, deux préceptes sublimes!
 Si tu n'étais sensible à ses pleurs, ô mon fils,
 Tu serais sourd à mes maximes.

Toutefois, conserver un coeur pur et pieux,
 C'est le premier devoir d'un mortel sur la terre;
 Et s'il en est encor que prescrivent les cieux,
 C'est à coup sûr dans ta carrière.

Celui qui, des héros suivant les pas fameux,
 Expose vaillamment ses jours qu'il sacrifie,
 Ne doit rien posséder de plus cher, à ses yeux,
 Que sa chère et noble patrie.

Avec idolâtrie il s'y doit tout entier.
 C'est pour sa liberté qu'il combat avec gloire;
 Et, s'il le faut, au prix d'un pénible laurier,
 Son sang achète la victoire.

Tu juras d'être brave et fidèle à ton roi;
Tu consacras ton glaive aux lieux qui t'ont vu naître:
O que jamais, mon fils, on ne dise de toi
Que tu portas le coeur d'un traître!

Si ton pied s'engageait dans un lacs séducteur,
Tu lirais ton pardon dans mon âme attendrie;
Mais je n'aurais pour toi qu'une profonde horreur,
Si tu trahissais ta patrie.

Si jamais ta valeur, sans combattre, cédait,
Si tu t'avilissais en quittant ta bannière,
Tu forcerais un père, un père qui t'aimait,
A t'accabler de sa colère!

Ta mère t'enseigna la parole de Dieu;
Aux leçons de son coeur tu resteras fidèle;
Pour moi, je t'offre un guide; en tout temps, en tout lieu,
Que de Ruyter soit ton modèle!

Dans la Bible sacrée, interprète du ciel,
Sont écrits tes devoirs envers l'Être-suprême,
Et tu sauras, mon fils, d'un héros immortel,
Comme on sert le pays qu'on aime!

Que son grand souvenir soit partout dans ton coeur!
Suis ses pas; si tu peux, égale sa vaillance:
De ta Patrie ainsi tu croîtras la splendeur,
Et combleras mon espérance.

Pars en paix, ô mon fils! sois sage et vertueux;
Pense aux conseils d'un père, aux larmes de ta mère,
Et que, digne du sol qu'ont foulé nos aïeux,
Ton sang jamais ne dégénère!

**A une jeune personne,
qui lisait le tombeau de Feith.**

Les contrastes de la nature
Se plaisent à se rapprocher:
Souvent une fraîche verdure
Couvre les flancs d'un noir rocher;

Le clair ruisseau de la prairie,
Qui promène ses flots d'azur,
Délaisse sa rive fleurie,
Pour murmurer dans l'ancre obscur;

L'innocente et tendre colombe
Roucoule dans l'ombre des bois;
L'oiseau chante près d'une tombe
Où le regret place une croix;

Et lorsque votre oeil se repose
Sur ces pages pleines de deuil,
Je crois voir un bouton de rose
Qui se penche sur un cercueil.

L'Amour et le Poète.

L'AMOUR.

Fils d'Apollon, daigne remplir mes vœux;
Consacre-moi quelques chants de ta lyre.
Pour ce bienfait, dis-moi ce que tu veux;
Parle, choisis; tu connais mon empire.

LE POÈTE.

Moi, te chanter, impitoyable Amour!
Je n'ai de toi que chagrin et souffrance;
Mais si tu veux m'accorder du retour,
Cruel enfant, quelle est ma récompense?

L'AMOUR.

Devant le char de la belle Cypris,
On aperçoit deux; Jeunes tourterelles;
O cher Poète, une en sera le prix:
Jamais, tu sais, on n'en vit de plus belles.

LE POÈTE.

Y penses-tu? coeur perfide et méchant,
Tu veux la mort de ces oiseaux fidelles!
Quoi! séparer ces douces tourterelles,
De la tendresse emblème si touchant!

L'AMOUR.

Chers à Venus, à son char de nuages,
J'attelle encor deux cygnes orgueilleux:
Veux-tu voler an séjour des orages?
Je te les offre; ils sont à toi tous deux.

LE POÈTE.

Non; ce présent ne me fait point envie.
Et quand j'irais à la table des Dieux,
A mes désirs qu'importe l'ambrosie?
Mon coeur, Amour, n'est pas ambitieux.

L'AMOUR.

Eh bien! prends donc ce doux tissu de soie:
C'est le bandeau qui me couvre les yeux.
Vois, comme l'or avec art s'y déploie!
C'est de Vénus l'ouvrage précieux.

LE POÈTE.

D'un tel trésor vainement tu fais gloire.
Aveugle-toi, si tel est ton plaisir;
Mais moi, qui marche au temple de mémoire,
J'aime le jour et je veux en jouir.

L'AMOUR.

Vois mon carquois et les traits qu'il recèle;
Prend à ton gré; ces traits percent le coeur;
Ils ont soumis plus d'une âme rebelle.....
Un de ces traits peut donner le bonheur.

LE POÈTE.

Perfide Amour! tes flèches sont cruelles,
Et, trop souvent, causent notre malheur.
Pour moi, je crains leurs blessures mortelles:
Je n'en veux pas; elle me font horreur.

L'AMOUR.

Fils d'Apollon, quel est donc ton délire?
Prends de mon arc le nerf obéissant;
Il est sonore; et, monté sur ta lyre,
Tu connaîtras le prix de ce présent.

LE POÈTE.

Oui, donne, Amour! donne, je t'en supplie;
Prête à mon luth ton pouvoir merveilleux:
Toucher les coeurs est le don que j'envie.
Amour! Amour! je me rends à tes vœux!

Le Monde.

Le monde est, à nos yeux, un spectacle où tout passe,
Où viennent, chaque jour, de nouveaux spectateurs:
Qui s'y presse est bien fou; car la meilleure place
Est là, comme au théâtre, un peu loin des acteurs.

Le banquet de la Vie.

Couronnons-nous de fleurs, de fleurs fraîches écloses;
Que des touffes de lis, que des bouquets de roses,
Pleuvent à pleine main!
Amis, que le vin coule au banquet de la vie;
Savons-nous, en sablant cette coupe rougie,
Si nous boirons encor demain?

Prolongeons ce repas où règne la saillie;
En choeur harmonieux, de cette douce orgie,
Répétons le refrain.
Livrons-nous aux transports que ce jour nous inspire;
Déjà le soir approche! amis, sur notre Lyre,
Chanterons-nous encor demain?

Des ris et des plaisirs la troupe enchanteresse,
Dans nos verres taris nous verse l'allégresse,
Avec le jus divin:
Que sur nos fronts heureux la gaîté se déploie;
Qui peut dire aujourd'hui, disciples de la joie,
Si nous rirons encor demain?

Chantons, servons l'Amour; marchons sous sa bannière;
C'est lui qui, de nos jours, sur ce globe éphémère,
Embellit le matin.
Fuyons ces vains trésors, ces honneurs qu'on envie:
Gloire, hommage à l'Amour!.. Oh! l'Amour, c'est la vie!..
Aimerons-nous encor demain?....